

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde
Band: 15 (1911)

Artikel: Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois
Autor: Rossat, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-111327>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

Le Jura bernois catholique possède des récits particuliers, appelés *fôl* (*fôles*),¹⁾ qui sont l'équivalent des contes fantastiques dont on a bercé notre enfance, histoires merveilleuses uniquement destinées, dans l'esprit du narrateur, à égayer son auditoire. Bien différentes en cela de la *fable* ou *apologue* qui se propose avant tout de moraliser, les *fôles* n'ont aucune portée morale, et ce serait une erreur, à mon avis, que de vouloir y chercher la moindre intention didactique. J'ai eu bien des fois l'occasion de le constater: le conteur des fôles n'a d'autre but que de divertir son public; ce sont des histoires pour amuser.

Il ne faut pas confondre la fôle avec les *légendes religieuses* ou *sacrées*, dont par exemple M. Quiquerez et après lui M. l'abbé Daucourt ont publié un certain nombre, ni même avec les *farces*, les histoires comiques ou burlesques, fort répandues, et que la malice populaire se plaît à attribuer à certaines localités. Dans tous les pays, il est un village privilégié (!)²⁾ contre lequel sont dirigés tous les brocards possibles et où doivent s'être passées toutes les niaiseries, les extravagances et les balourdises imaginables.³⁾ Les fôles se distinguent nettement de ces deux genres: à la vérité, elles renferment souvent des passages comiques, burlesques même; mais l'élément *merveilleux*, *surnaturel* y domine toujours. Les conteurs de fôles savent fort bien faire la différence entre ces divers genres, et ils ne donneront jamais à des légendes, ou à des farces le nom de fôles.

¹⁾ Je me permets ce néologisme pour simplifier et éviter des expressions comme: contes fantastiques, contes merveilleux. — ²⁾ Dans le Jura catholique, ce bienheureux village est *Bonfol*, en patois *bõfõ*, nom prédestiné puisqu'il peut signifier: *Bon fou*. Les gens de Bonfol portent le sobriquet de: *lë bã* = *les crapauds*, à cause des étangs qui entourent le village. — ³⁾ Un écrivain jurassien, M. A. *Biétrix* a donné toute une collection de ces farces dans « *Lai Lattre de Bonfô* » = *La Lettre de Bonfol*. (Manuscrit de la Biblioth. de l'Ecole Cantonale de Porrentruy, 1880, renfermant 24 histoires patoises.)

Ce mot de *fôl* dérive du latin *fabula*⁴⁾ et ne se rencontre que rarement dans les patois français; je l'ai cependant trouvé dans le Glossaire des *Noëls bourguignons* de La Monnoye (*faule* = fable). Plusieurs villages du Jura bernois distinguent nettement entre *fôl* et *fābyə*.⁵⁾ Le Dictionnaire de *Guélat*⁶⁾ nous donne les deux mots patois: *fābyə* = fable, et *fôl* = *bali-verne*, fable. Par contre d'autres localités ne connaissent qu'une seule de ces deux expressions; le *Dictionnaire de Biètrix*⁷⁾ n'a que *fôl* = fable.

Enfin dans bien des endroits, le peuple, ignorant l'origine et le sens précis de *fôl*, l'a rapproché d'un mot plus connu et confondu avec *fôliə* = folie⁸⁾; il prend alors fôle dans le même sens et dit indifféremment: *dîr dē fôl*, ou *dîr dē fôliə* = dire des « contes bleus », des sornettes.⁹⁾

Les fôles ont été très populaires autrefois dans le Jura catholique, et les plus vieilles personnes m'affirment que « *dē l'bō vĕyə tã* », dans le bon vieux temps, elles se redisaient à toutes les veillées, où elles obtenaient toujours le plus franc succès de rire. De nos jours, le peuple ne les raconte plus guère, pas plus qu'il ne chante nos belles chansons patoises; c'est à peine si, par ci par là, on a la bonne fortune de trouver un vieillard qui se rappelle encore, mais vaguement, quelques fragments de ces vieux récits, presque disparus.

Bien qu'il soit difficile, pour ne pas dire impossible, de leur assigner une date quelque peu précise, les fôles doivent remonter assez loin en arrière, si j'en crois le témoignage de mes vieux sujets; en effet ils les tenaient tous d'anciens conteurs, ou bien de leur grand-père ou de leur grand'mère, qui, à leur tour, les avaient apprises vraisemblablement de la même manière.

⁴⁾ Cf. l'italien *favola* = storiella, apologo, et *folia*, vx. ital. *faula* = storiella fantastica, senza scopi educativi; c'est exactement la définition de notre *fôl*; — prov.: *faula*. (Cf. Körting, Lat.-rom. Wbuch., article *fabula*).

— ⁵⁾ Dans notre patois, *fāb(u)la* = *fābyə* ou *fābl*; mais *fā(b)ula* = *fôl*. Cf. *tāb(u)la* = *tābyə*, *tēbyə* (vx. patois); *tā(b)la* = *tāl*, et *tā(b)ula* = *tōl*, frq. *tôle*. — ⁶⁾ Manuscrit de l'Ecole cantonale de Porrentruy. — ⁷⁾ id. —

⁸⁾ Le mot *fôl* n'est pas, comme on pourrait aussi le supposer, le fém. de *fō* = fou. Cette forme là n'existe pas dans notre patois; le fém. de *fō* est *dōb*: *ĕl ā fō* = il est fou; *ĭ ā dōb* = elle est folle. [Cf. ARCH. VI p. 162, note 4.] — ⁹⁾ Cf. J. Surdez: *Piera Péquignat*, p. 11: *lĕ djā k' rkôtĕn stā fōl* = les gens qui racontèrent cette plaisanterie. Cf. aussi p. 13, etc.

Les fôles, cela va sans dire, n'ont jamais été écrites; elles se sont transmises uniquement par la *tradition orale*. C'est surtout à ce point de vue qu'elles méritent de fixer notre attention: nous avons là, prise sur le vif, l'authentique tradition populaire.

Il est bien évident que la personnalité et le tempérament du conteur sont pour beaucoup dans le succès d'une fôle. En apprenant un récit et en le répétant à son tour, il est tout naturellement frappé par certains détails, certains mots typiques, certaines tournures originales qu'il conserve intactes et pour jamais dans sa mémoire; mais cela ne l'empêche pas, à son tour, de modifier, d'arranger, de transformer, de développer ou d'amplifier le conte au gré de son imagination. Ainsi je sais pertinemment de mon sujet Joseph Juillerat, un renommé conteur de fôles, que c'est lui qui a choisi *Bâle* comme scène de tous ses récits, sans s'inquiéter des impossibilités pouvant résulter de ce choix (le berger devenant *roi de Bâle*!) En ce faisant, il se conformait simplement à une antique coutume de son village. « s'ā bī xūr, m'expliquait-il, k' sōlī s' n'ā p' pēsē ę bēl; mē, k'ās k'vō vlē! txīo nō, tō s'k'ērīv dīx, s'ā ędē ę bēl! = *C'est bien sûr que cela ne s'est pas passé à Bâle; mais, qu'est-ce que vous voulez! chez nous, tout ce qui arrive ainsi, c'est toujours à Bâle!*

Cela n'empêche pas qu'une fois que le narrateur a donné à son récit sa forme définitive, il le répète dès lors presque mot à mot, sans variantes appréciables. Il le *récite* sans se tromper et, chose à noter, sans aucune défaillance de mémoire, quelle que puisse être la longueur de la fôle. C'est ce que j'ai retrouvé chez tous mes sujets. J'ai entendu, par exemple, le vieux Pierre Caillet, d'Alle, raconter deux fois de suite la fôle de *Jean de l'Ours*, d'abord à l'auberge devant un auditoire, puis plus tard chez lui, quand il me l'a dictée: c'était absolument identique, sans une seconde d'hésitation, quoiqu'il y ait pourtant une grande différence entre raconter et dicter.¹⁰⁾ Que ne puis-je reproduire aussi l'entrain, la belle humeur, la malice, le brio du conteur! Et les éclats de rire des auditeurs aux passages amusants, et l'attention aux moments pathétiques! C'était vraiment une scène du plus haut intérêt. Tous ceux qui ont

¹⁰⁾ Feu Joseph Juillerat m'a dicté, *trois heures et demie* durant, sans chercher une seule fois un mot ou une phrase, la fôle *du petit Bâlois*.

eu le plaisir de connaître le vieux Pierre se rappelleront longtemps encore ce petit homme au regard vif, pétillant et spirituel, qui était le boute-en-train de toutes les soirées du village.

Dans cette étude, je présenterai à mes lecteurs douze fôles, dont sept que j'ai recueillies pendant mes tournées dans le Jura, et notées directement de la bouche du narrateur. Les cinq autres m'ont été obligeamment communiquées par M. *Jules Surdez*, instituteur à Saignelégier, un infatigable et distingué patoisant auquel notre littérature dialectale jurassienne est redevable de fort belles œuvres poétiques et de fructueuses recherches.¹¹⁾ Qu'il me permette de lui adresser ici mes vifs remerciements et l'expression de ma sincère gratitude pour l'empressement et l'amabilité avec lesquels il a mis ses matériaux à ma disposition.

On se rendra compte au premier coup d'œil que ces fôles ne sont pas des récits *originaux*, composés directement en patois, mais que ce ne sont que de simples traductions et adaptations de contes français connus et répandus au loin. (Sous ce rapport, la fôle de *Jean de l'Ours*¹²⁾ est typique.) Mais cela n'enlève rien à leur très réelle valeur; car l'on peut faire, à propos de ces fôles, la même observation que pour les fables de La Fontaine, imitées elles aussi d'auteurs latins, grecs ou hindous: nos fôles sont des reproductions de modèles français; mais le conteur s'est si bien approprié et assimilé sa matière, son adaptation patoise est si naturelle, si coulante, si aisée qu'il a vraiment fait du type primitif quelque chose de personnel et d'original; il en a tiré un récit à l'usage du peuple; le patois s'y meut à l'aise, se sent « à la maison », y parle sa vraie langue, sans apprêt ni recherche.¹³⁾ Sortant directement et spontanément de la tradition orale, nos fôles, avec leur allure si franche, si alerte, si familière, ont plus que d'autres produits populaires un pénétrant parfum de terroir; elles offrent par conséquent un sujet d'étude des plus attrayants, et

¹¹⁾ M. Surdez est l'auteur d'une tragédie en 3 actes: *Es baichattes* (= *aux jeunes filles*), Porrentruy 1902, et d'un drame en 4 actes: *Piera Péquigant*, 1906, qui sont de précieux monuments pour l'étude du patois jurassien. — ¹²⁾ Cf. *Mistral*: Mém. et récits, p. 199: « Il (le cousin Tourrette) savait tous les contes plus ou moins croustilleux qui, d'une bouche à l'autre, se transmettent dans le peuple, tels que: *Jean de la Vache*, . . . *Jean de l'Ours*, etc. » — ¹³⁾ Voir aussi le N° V: *La fôle du vieux cheval*, amplification très caractéristique du conte de Grimm: *Die Bremer Stadtmusikanten*.

méritent de retenir un moment la bienveillante attention des lecteurs de nos *Archives*.

Quelques-uns de ces récits pourront paraître trop libres ou trop inconvenants. Je ne saurais assez répéter qu'en *patois* ces crudités de langage, ces grossièretés n'ont pas la même portée qu'en français; au surplus, je renvoie le lecteur à ce que je disais *Arch. XIII* p. 46 (Cf. *Arch. VI* p. 1), à propos de proverbes ou dictons obscènes.

J'espère toujours arriver à compléter ma collection de fôles et à en recueillir encore un certain nombre qui existent bien certainement (p. ex. celle du *ptĕ pūāsă = Petit Poucet*), mais que je n'ai pas encore eu l'occasion de noter. Il me sera facile, cas échéant, d'ajouter un supplément à la présente étude.

I. lĕ fōl dī rūdjĕ kĕrtxă La fôle du Rouge-Crochet.

Chose curieuse, tout le monde parle de cette fôle, mais personne ne sait plus exactement ce que c'est, et n'est en état de la raconter. A en juger d'après les renseignements passablement contradictoires que j'ai pu rassembler à ce sujet, il a dû exister autrefois une histoire, maintenant perdue, d'un individu qui, en possession d'un *rūdj kĕrtxă = crochet rouge*, faisait toutes sortes de farces aux gens. La tradition populaire ne connaît plus le récit lui-même; ce fait m'a été confirmé par plus de cent témoignages; seulement, le nom est resté et a donné naissance à plusieurs expressions encore usitées de nos jours. Par exemple, quand deux individus discutent longuement sans pouvoir se séparer et n'en finissent pas de s'accompagner jusque devant leur porte, on dit d'eux: *ĕ s' rĕkōtă lĕ fōl dī rūdj kĕrtxă = ils se racontent la fôle du Rouge-Crochet*. On le dit aussi d'un long récit embrouillé, obscur, dont on ne sort pas: *s'ā lĕ fōl dī rūdj kĕrtxă*; le français populaire dit même: *Ah! bah, on n'y comprend rien; c'est l'histoire du Rouge-Crochet!*

Donc *histoire longue et embrouillée*, comme les tours compliqués et innombrables que jouait le *Rouge-Crochet*.

D'autres personnes croient que cette fôle a dû être une de ces « *bringues* » populaires qui se recommencent indéfiniment, comme la fameuse histoire: « Dans les forêts de la Calabre, des

brigands habitaient. Pietro était leur chef; leur chef était Pietro, etc.»

Une autre idée que comporte cette fôle est celle de *farce* à jouer à quelqu'un, l'idée « *d'attrape* ». Et voici alors comment cette attrape se pratique. On demande à une personne:

— Faut-il te raconter la fôle du R.-C.?

— Si tu veux.

— On ne dit pas: Si tu veux.

— Comment!

— On ne dit pas: Comment.

— Mais...

— On ne dit pas: Mais! Etc.

On voit que la farce consiste à répéter, à chaque mot de son interlocuteur: *On ne dit pas...* ce qu'il vient de dire.

Voici enfin une autre variante de cette fôle; je cite quelques lignes de M^{me} Virginie Beureux-Jubin, à Fahy:

«Vous m'avez fait sourire en me demandant des renseignements sur la fôle du Rouge Crochet. J'en ai conservé dans la mémoire deux phrases de mes « anciens »; ils la disaient encore assez souvent, mais en patois; comme ceci:

Le premier disait:

s'ā st' ān, s'ā stə fān,
s'ā st' āfē k'mōtī
lē rūātāt txīə flīpā;
ē n'ēvī rā k'ēn
txās pō lē trā.

C'est cet homme, c'est cette femme,
c'est cet enfant qui montaient
la petite ruelle chez le petit Philippe;
ils n'avaient rien qu'un
bas pour les trois.

Un autre reprenait:

nyā! s'ā st'āfē
s'ā stə fān ē pō st' ān kə
dēxādī lē rūātāt txīə
flīpā; ē n'ēvī rā k'ēn txās
pō lē trā.

Non! c'est cet enfant,
c'est cette femme et puis cet homme
qui descendaient la petite ruelle chez
le petit Philippe; ils n'avaient rien
qu'un bas pour les trois.

On dit cela autant de fois qu'on veut et aussi vite que possible, pour voir celui qui a la langue la mieux déliée.»

Voilà tout ce que j'ai pu obtenir de certain sur cette fôle qui, je le répète, a dû être extrêmement répandue, mais qui maintenant est sortie de la mémoire du peuple.

II. lę fōl dī txęrbōnā ę pœ d'lę Le fôle de la Braise et (puis)
rętāt. de la Souris.

(Patois de Miécourt, Ajoie.)

1^{re} Version:

1. ę y' ęvę ęn fwă ī txęrbōnā¹⁴⁾
ę pœ ęn rętāt¹⁵⁾ k' ălī prõmuę. ę
trõvęn ęn ęrvīar¹⁶⁾ ā fō dę Żō kăxpę¹⁷⁾
lę rętāt l'ęřę bī pēsę, mę l' txęrbōnā
dę n'n'ę!¹⁸⁾

2. lę rętāt pēsę ę pœ bõtę ęn
bõttx d' ętrę¹⁹⁾ põ l' txęrbōnā; mę
tżę ę fõ ā mwātā, lę bõttx brõlę ę
pœ ę txwayę dël' av ā fözę: tımm!²⁰⁾

lę rętāt ryę tę k' sę pēsāt krāvę.

3. ęl s'än-älę vā l' krävājīa põ
ęvwā ī pwēsõ²¹⁾ põ rküdr sę pēsāt.

lę krävājīa lę rāvyę vā lę trūa
põ ęvwā d'lę sūa²²⁾ põ bõtę ā sõ
pwēsõ põ rküdr lę pēsāt d'lę rętāt.

lę trūa lę rāvyę ā mōnīa põ
ęvwā dī krõxõ.²³⁾

lę mōnīa lę rāvyę ā txę, põ ęvwā
dī byę.

1. Il y avait une fois une braise
et puis une souris qui allaient [se]
promener. Elles trouvèrent une rivière
au fond du Clos Gaspard. La souris
l'aurait bien passé[e], mais la braise
pas du tout!

2. La souris passa et puis mit un
fêtu de paille pour la braise; mais
quand elle fut au milieu, le fêtu
brûla, et puis elle tomba dans l'eau
en faisant: *tımm!*

La souris rit tant que sa panse
creva.

3. Elle s'en alla vers le cordon-
nier pour avoir un poinçon pour re-
coudre sa (petite) panse.

Le cordonnier la renvoya vers la
truie pour avoir de la soie pour mettre
à son poinçon pour recoudre la panse
de la souris.

La truie la renvoya au meunier
pour avoir du son.

Le meunier la renvoya au champ
pour avoir du blé.

¹⁴⁾ Ce mot, diminutif de *txęrbõ* = *charbon*, désigne ici une *braise*. — Dans le temps, lorsque partout encore on cuisait sur *l'ętr*, l'âtre, le foyer, on voyait pendue à côté de l'âtre, une pincette de fer blanc qui servait aux hommes à prendre *ī txęrbwęnā*, un *charbonnet*, une *braise* pour allumer leur pipe. Le *charbonnet* se trouvait toujours sous la cendre. — ¹⁵⁾ La *rętāt* = la souris, diminut. de *ęn ręt* = un rat ou une souris. (Cf. N° III § 1.) *ęn t'ęplę-ręt* = *souricière*. Un équivalent du mot *souris* n'existe pas; on a cependant: *ī txāvęxrī* (Aj.) ou *txāvõxrī* (Vd.) = la *chauve-souris*. — ¹⁶⁾ Remarquer la prosthèse: *ęn-ęrvīar*; sans cela on dit: *lę rvīar*. (Cf. § 4: *l'ęrvīar*.) — ¹⁷⁾ Les *Clos Gaspard* est le nom d'un pré à Miécourt. — ¹⁸⁾ Voir N° V, note 36 et 37. — ¹⁹⁾ La *bõttx* = *buchille*, *brin de paille*, *ī txępę d'bõttx* = un *cha peau de paille*. *l'ętrę* (*stramen*) = la *paille*, la *litière*. — La *bûche de bois* *lę trõttx* (p. ex.: *lę trõttx d'nā* = la *bûche de Noël*: Guélat a aussi *ęn ętxęn* = une *bûche de bois*. — ²⁰⁾ C'est une onomatopée destinée à dépeindre le bruit d'un charbon ardent qui tombe dans l'eau et s'éteint en produisant une sorte de sifflement. — ²¹⁾ C'est le mot français. Voir dans la version suivante le mot *pwęłę*. (§ 2.) — ²²⁾ Le latin *seta* a donné *sū* (Aj.), *sõ* (Vd.) et *sā* (Val-Terby, Montier, etc.) Voir ma note *Arch. V*, N° 138, note 4. — ²³⁾ Le mot *krõxõ* ou *kræõ* = le son (allemand *Krüs*ch).

lõ byē lē rāvyē ā būā põ ęvwā dī fmīā.

lõ būā lē rāvyē ā prē põ ęvwā dī fwē.

lõ prē lē rāvyē ā l'ęrvīār põ ęvwā d' l'āv.

4° l'ęrvīār bęyę d' l'āv ā prē; lõ prē bęyę dī fwē ā būā; lõ būā bęyę dī fmīā ā txē; lõ txē bęyę dī byē ā mōnīā; lõ mōnīā bęyę dī krõxõ ā lē trūā; lē trūā bęyę d'lę sūā ā krāvājīā; lõ krāvājīā ępęręyę sō pwēsō põ rkūdr lē pēsāt d'lę rētāt. mē ān-ętādē, lē rētāt ętę krāvę.

Le blé la renvoya au boeuf pour avoir du fumier.

Le boeuf la renvoya au pré pour avoir du foin.

Le pré la renvoya à la rivière pour avoir de l'eau.

4. La rivière donna de l'eau au pré; le pré donna du foin au boeuf; le boeuf donna du fumier au champ; le champ donna du blé au meunier; le meunier donna du son à la truie; la truie donna de la soie au cordonnier; le cordonnier (appareilla) prépara son poinçon pour recoudre la panse de la souris. — Mais en attendant, la souris (était) avait crevé.

2^{de} Version:

1. ę y'ęvę ęn fwā ī txęrbõnā ę pč ęn rētāt k' ālī prõmnę. ę trõvęn ęn ęrvīār ā fõ dī Xõ kǎxpę. lę rētāt l'ęrę bī pēsę, mē l'txęrbõnā dę n'n'ę!

2. ę fzęn ī põ dęvõ ęn bõtx d'ętrę. l'txęrbõnā txwǎyę ddē. ę fūǎx k' lę rētāt ryę, sę pēsāt tǎpę.²⁴⁾

l'txęrbõnā dyę ā lę rētāt:

— ę t' fā ālę vā lõ krāvājīā põ yī dmędę ī pwētę²⁵⁾ põ rkūdr tę pēsāt.

3. lõ krāvājīā yī dyę: — ę t' fā ālę vā l' pūā põ yī dmędę d' lę sūā põ l' krāvājīā, ę pč l' krevājīā vč t' bęyīā ī pwētę põ rkūdr tę pēsāt.

4. lõ pūā yī dyę: ę t' fā ālę vā l' mōnīā, yī dmędę dī krõxõ põ l'

1. Il y avait une fois une braise et puis une souris qui allaient [se] promener. Elles trouvèrent une rivière au fond du Clos Gaspard. La souris l'aurait bien passé[e], mais la braise, pas du tout!

2. Elles firent un pont avec un brin de paille. La (charbonnet) braise tomba dedans. A force que la souris rit, sa (petite) panse sauta.

La braise dit à la souris:

— Il te faut aller vers le cordonnier pour lui demander une alène pour recoudre ta panse.

3. Le cordonnier lui dit: — Il te faut aller vers le porc pour lui demander de la soie pour le cordonnier, et puis le cordonnier veut te donner une alène pour recoudre ta panse.

4. Le porc lui dit: Il te faut aller vers le meunier, lui demander du son

²⁴⁾ Le verbe *tǎpę* = *sauter, éclater, crever (platzen)*; c'est le mot employé habituellement (Cf. *Arch.* IX p. 20, note 144). — ²⁵⁾ Le mot *pwētę* = 1° *alène de cordonnier, poinçon*; 2° *ligneul*. C'est le seul sens que donnent Guélat et Biéatrix. — Dans cette seconde acception, le patois a les deux mots: *lñō* = *fil à ligneul* non encore poissé, et *pwētę* = *ligneul enduit de poix*. — Dans notre récit, on pourrait employer aussi bien: *alène* que *ligneul*; mais comme la 1^{re} version parle de *pwēsō*, il vaut mieux prendre *alène*, surtout qu'il y a *ī* et non *dī* *pwētę*.

pūā; ę pœ l' pūā t' bęyərę d' lę sūā
pŏ l' krāvājīā, ę pœ l' kərvājīā t'
bęyərę ī pwētę pŏ rkūdr tę pēsāt.

5. lŏ²⁶⁾ mōnīā yī dyę: ę t' fā ālę
tʒərī d' l'āv vā lę rŏtx, ę pœ l'mōnīā
t'bęyərę dī krŏxŏ pŏ l'pūā, ę pœ l'pūā
t' bęyərę d' lę sūā pŏ l' krāvājīā, ę
pœ lŏ krāvājīā t' bęyərę ī pwētę pŏ
rkūdr tę pēsāt.

lę rętāt ę tē rītę k'ęl krāvę.

(M. Edouard Pheulpin, né en 1858, Miécourt, Ajoie.)

pour le porc; et puis le porc te don-
nera de la soie pour le cordonnier,
et puis le cordonnier te donnera une
alène pour recoudre ta panse.

5. Le meunier lui dit: -- Il te faut
aller chercher de l'eau à la roche, et
puis le meunier te donnera du son
pour le porc, et puis le porc te don-
nera de la soie pour le cordonnier, et
puis le cordonnier te donnera une
alène pour recoudre ta panse.

La souris a tant couru qu'elle creva.

III. Fŏl dę pęizę ę dī pūā.

1. ę y'ęvę ęn fwā dę pęizę k' ęvī
tʒŭę ī pūā. ę n' sęvī lęvū lā rętrŏ-
pę,²⁷⁾ fŭex lę ręt y' ālī rŏjyīā²⁸⁾ ęprę.

ę l' bŏtęn tŏt-ęmŏ l' tʒŭę, ę lę ręt
rŏjyī d' pŭ bęl.

2. ę yī bŏtęn yŏt txę; ę yī dmwęřę
pādŭ.

ę yī bŏtęn yŏt txī; ę yī dmwęřę
pādŭ.

l' vālā tʒŭdę ālę lę dępādr; ę yī
dmwęřę pādŭ.

lę sęrvęt tʒŭdę ālę dępādr l'vālā;
ęl y dmwęřę pādŭ.

Fŏle des Paysans et du Porc. (Patois de Bonfol.)

1. Il y avait une fois des paysans
qui avaient tué un porc. Ils ne sa-
vaient (là) où le remiser, [à] force
[que] les souris y allaient ronger
après.

Ils le mirent tout en haut la che-
minée, et les souris rongeaient de
plus belle.

2. Ils y mirent leur chat; il y de-
meura pendu.

Ils y mirent leur chien; il y de-
meura pendu.

Le valet crut aller les dépendre;
il y demeura pendu.

La servante crut aller dépendre le
valet; elle y demeura pendu[e].

²⁶⁾ Miécourt et les villages de la Baroche ont conservé l'article masc.
lŏ = *le*; mais on est loin de l'employer d'une manière constante, et il est
facile de se convaincre par ce morceau que les gens disent aussi souvent:
l'mōnīā que lŏ mōnīā. J'ai noté exactement ce qu'on me disait; mais il serait
chimérique, à mon avis, de vouloir rechercher dans les formes lŏ et lā des
vestiges du cas sujet et du cas construit. — ²⁷⁾ Le verbe rętrŏpę = *resserrer*,
remiser, *soigner* un objet; p. ex.: rętrŏpę ęn rŏb = *serrer une robe dans une*
armoire; ce que notre parler romand rend par le mot: *réduire*. ęl ā tā d'ę
rętrŏpę = *il est temps de nous «réduire», de rentrer à la maison*. — ²⁸⁾ Gué-
lat et Biérix donnent rŏdjīā et rŏjīā = *ronger*; Biérix a: rŏjyīā = *ron-*
geotter. Le Vâdais dit: rŏjīā = *ronger*, et rŏjyīā = *rongeotter*. Cependant
en Ajoie on entend aussi: rŏjīā et rŏjyīā. *Le loir muscardin (Mus avella-*
narius) s'appelle en patois lę rętāt rŏjyāl (Porrentruy).

lê dêm tʒüdĕ âlĕ dĕpădr. lê sĕrvĕt; ĕl y dmwĕrĕ pădũ.

l' mĕtr tʒüdĕ âlĕ dĕpădr lê dĕm: ĕ y dmwĕrĕ pădũ.

La dame crut aller dépendre la servante; elle y demeura pendu[e].

Le maître crut aller dépendre la dame; il y demeura pendu.

Ici l'on dit à un des auditeurs:

— tə m' pĕdjən?

— *Oui.*

3. l' txĕ ĕvĕ trĕ mĕdjĭə d'lĕ; ĕ txyĕ ā nĕ dĭ txĭ.

l' txĭ txyĕ ā nĕ dĭ vālă.

l' vālă txyĕ ā nĕ d'lĕ sĕrvĕt.

lĕ sĕrvĕt txyĕ ā nĕ d'lĕ dĕm.

lĕ dĕm txyĕ ā nĕ dĭ xĭr.²⁹⁾

l'xĭr k' n' ĕvĕ pũ ră pĕ txĭər,³⁰⁾ ĕ txĭə ā nĕ də stũ k' m' ĕ pĕdjĕnĕ.

— Tu me pardonnes!

— *Oui.*

3. Le chat avait trop mangé de lard; il chia au nez du chien.

Le chien chia au nez du valet,

Le valet chia au nez de la servante.

La servante chia au nez de la dame.

La dame chia au nez du monsieur.

Le monsieur qui n'avait plus rien pour chier, a chié au nez de celui qui m'a pardonné.

Mme Marie Macquat, née en 1840, Bonfol.

(Transcrite par M. Jules Surdez, instituteur, Saignelégier.)

IV. lê fĕl dĭ rŭdjə pŭlă d'ŭtrēmō.

La fôle du Rouge-Poulet d'Outremont.

(Patois de Miécourt.)

1. ĕ y' ĕvĕ ĕn fwă l' rŭdjə pŭlă³¹⁾ d' ŭtrēmō³²⁾ k' s' ân-âlĕ ĕ ʒŭərĭmō³³⁾ pĕ rtʒŕĭ sât-ĕtʒũ k' ā yĭ dĕvĕ.

tʒĕ ĕ fĕ x' lĕ krŭ,³⁴⁾ ĕ trĕvĕ ĭ rnĕ k' yĭ dyĕ: rŭdjə pŭlă, rŭdjə pŭlă, ũ t' ā vĕ-t'? — ĭ vĕ ĕ ʒŭərĭmō rtʒŕĭ mĕ sât-ĕtʒũ. — ĭ v' âlĕ³⁵⁾ ĕvĕ twă. — dĕ nă,³⁶⁾ tə vrĕ sĕl. — ȝ n'n'ă!³⁷⁾

1. Il y avait une fois le Rouge-Poulet d'Outremont qui s'en allait à Florimont pour (re)chercher cent écus qu'on lui devait.

Quand il fut sur la Croix, il trouva un renard qui lui dit: Rouge-Poulet, Rouge-Poulet, où t'en vas-tu! — Je vais à Florimont (re)chercher mes cent écus. — Je veux aller avec toi. — Parbleu non, tu [de]viendrais fatigué. — Oh! non pas!

²⁹⁾ Le *xĭr* = 1^o le *monsieur*: ĕl ā vnĭ ĭ xĭr pĕ vĕ dmĕdĕ = *il est venu un monsieur pour vous demander*; 2^o le *maître de la maison*; c'est le sens ici. — ³⁰⁾ Le latin *cacare* = *txĭər*, forme que citent Guélat et Biétrix; *txĭər* s'entend plutôt dans le Montaignon. — ³¹⁾ Le *rŭdj pŭlă*, pris ici comme nom propre, est un sobriquet qu'on donne aux gens qui ont les cheveux d'un rouge flamboyant. — C'est aussi le nom vulgaire du *Geranium herbe-à-Robert* (*Geranium robertianum*) dont la médecine populaire fait un si grand usage. — ³²⁾ Outremont, district de Porrentruy, commune de Montmelon, à 2 km. au N-E de St-Ursanne. — ³³⁾ Florimont est à la frontière française, près de Rechésy. — ³⁴⁾ La Croix, district de Porrentruy, 2 fermes à 3 km. N-O de St-Ursanne. *x'lĕ krŭ*, élision pour *xũ lĕ krŭ*. — ³⁵⁾ *ĭ v'âlĕ*, élision fréquente

tʒē l' cən fē ī bū, lō rnē dyē ā rūdjə pūlä: ī sœ sōl! — fōr-tə ā mō tʒū, ī t' pōtxrē!

2. tʒē ę fœ ā nwābō³⁸, ę trōvę ī lū k'yī dyē: rūdjə pūlä, rūdjə pūlä, ũ t'ā vę-t'? — ī vę ę ʒūārīmō rtʒōrī mē sāt-ētʒū. — ī v'alē ęvō twā. — dē nā, tə vrō sōl. — o n' n'ā!

ęl-älēn. tō d'ī kō, lō lū yī dyē: rūdj-pūlä, ī sœ sōl! — fōr t'ā³⁹ mō tʒū, ī t' pōtxrē!

3. tʒē ę fœ prē d' bōfō, ę trōvę īn-ētē k' yī dyē: rūdjə pūlä, rūdjə pūlä, ũ t'ā vę t'? — ī vę ę ʒūārīmō rtʒōrī mē sāt-ētʒū. — ī v' alē ęvō twā. — dē nā, tə vrō sōl. — o n' n'ā!

ęl älēn. tō d'ī kō, l'ētē yī dyē: rūdjə pūlä, ī sœ sōl! — fōr t'ā mō tʒū, ī t' pōtxrē!

4. l' rūdjə pūlä ęrivę ę ʒūārīmō. tʒē lę fān l' vwāyę, ęl dyē ā sōn-ān:

— rwāsī l'rūdјə pūlä kə vī rtʒərī sē sū! l'ān yī dyē:

— ę nō l'fā dēkōbrę⁴⁰ — ętā, dī lę fān, ī l' vœ bōtę kūtxiā ęvō nō dјręn; ę yī vlā bākę⁴¹ lęz-œyę; dmē l' mētī⁴² ę vœ ętr krāvę.

pour *ī vœ älē*. — ³⁶) dē nā = litt. Dieu, non! [Cf. dē o (*dē āyā*), ou pę dē o (*pę dē āyā*) = *par Dieu oui!*] Pour *non* le patois emploie le mot *nā*. Guélat a bien la forme *nō* et *dē nō* (*Dieu, non*) et Biérix *dēnō* à côté de *dēnā*; mais *nā* est de beaucoup la forme la plus usitée et la plus répandue. — ³⁷) o n' n'ā = litt. *Oh! ne (non) n'est*; c'est la contre partie de o xy ā = *Oh! si est = oh! si fait!* Le Vâdais dit plutôt: o n' n'ę (*o xyę*); Biérix a les deux formes *dē xyā* et *dę xyę*. (Cf. *dē n' n'ę* à Miécourt, Ajoie, note 18.) — Nos patois emploient en outre comme négation: *nānī* = *nenni*, et *n' fę* = *non fait*, contraire de *x'fę* = *si fait* (Cf. *Arch. IX* p. 30, note 194, et p. 232, note 48). — ³⁸) Le *Noirbois* est une métairie entre Porrentruy et Courgenay, m'a-t-on dit. — ³⁹) fōr-t' ā; voyez plus bas *fōr tə ā*, sans élision. — ⁴⁰) A propos de ce verbe *dēkōbrę* = 1° *décombrer, enlever les décombres*; 2° *détruire, tuer*, voir ma note *Arch. VIII* p. 248 N° 66. — ⁴¹) *bākę* = litt. becquer, piquer, frapper du bec. (Cf. *Arch. XI* p. 43, proverbe N° 398.) — ⁴²) Le patois dit toujours *dmē l' mētī* = *demain le matin*. Voir ci-dessus § 6: *lō lādāmē l'mētī* = *le lendemain le matin*.

Quand ils eurent fait un bout, le renard dit au R.-P.: Je suis fatigué! — Fourre-toi (en) dans mon cul, je te porterai.

2. Quand il fut au Noirbois, il trouva un loup qui lui dit: R.-P., R.-P., où t'en vas-tu? — Je vais à Florimont (re)chercher mes cent écus. — Je veux aller avec toi. — Parbleu non, tu [de]viendrais fatigué. — Oh! non pas!

Ils allèrent. Tout à coup, le loup lui dit: R.-P., je suis fatigué! — Fourre-toi (en) dans mon cul, je te porterai.

3. Quand il fut près de Bonfol, il trouva un étang qui lui dit: R.-P., où t'en vas tu? . . .

Ils allèrent. Tout d'un coup, l'étang lui dit: R.-P., . . .

4. Le Rouge-Poulet arriva à Florimont. Quand la femme le vit, elle dit à son (homme) mari:

— (Re)voici le Rouge-Poulet qui vient (re)chercher ses sous! L'homme lui dit:

— Il nous le faut (décombrer) tuer. — Attends, dit la femme, je le veux mettre coucher avec nos poules; elles lui veulent piquer les yeux; demain (le) matin, il (veut être) sera crevé.

fœ dĩ, fœ fê. lē djrën lõ bākën;
mē lõ rüdja pülä dyë:

— rnē, rnē, pē fļõ d'mõ tẏũ, ẽ
ẽtrëyø mə tỗ sỗsĩ!

5. lõ lădmē l' mētĩ, lē făn fœ bĩ
ẽbăbĩ d'vũø tỗ sē djrën ẽtrëyē; ẽ
l' rüdja pülä vệtẏẽ! ẽl dyë ã sôn-ãn:

— kmã vlă yĩ nõ fêr?⁴³) ẽ yĩ dyë:
— ẽtã, făn, nõ l' vlă bõtẽ dē nõt-
ẽtăl dē rüdja bêt⁴⁴); ĩ lē vœ dēlă-
yĩø⁴⁵), ẽ lõ vlă bõkẽ⁴⁶) ẽ lõ vlă ẽkrëzẽ.

fœ dĩ, fœ fê. tẏẽ l' rüdja pülä
vwăyẽ sỗĩ, ẽ dyë:

— lũ, lũ, pē fļõ d' mõ tẏũ, ẽ ẽtrëyø
mə tỗ sỗsĩ!

6. s' fœ ẽn ẽfêr tẏẽ l'ãn vwăyẽ
lõ lădãmē l' mētĩ tỗ sō ẽtăl d'rüdja
bêt ẽtrëyē!

— ẽtã, dĩ lē făn, ĩ lõ vœ xĩkẽ⁴⁷)!
sĩ swă, ĩ lõ vă fũrẽ dē nõt fwẽ; tẏẽ
ẽ drëmĩrẽ, ĩ yĩ vœ fõtr lõ fũø!

fœ dĩ, fœ fê. tẏẽ l' rüdja
pülä vwăyẽ lõ fũø, ẽ dyë:
— ẽtẽ, ẽtẽ, pē fļõ d'mõ tẏũ, ẽ
năyø⁴⁸) mə tỗ sỗsĩ!

7. lē făn fœ ẽpẽvũrĩø⁴⁹); ẽl rĩtẽ

Fut dit, fut fait. Les poules le
piquèrent; mais le R.-P. dit:

— Renard, renard, sors (hors) de
mon cul, et étrangle-moi tout ceci!

Le lendemain (le) matin, la femme
fut bien ébahie de voir toutes ses pou-
les étranglées; et le Rouge-Poulet
vivait! Elle dit à son homme:

— Comment voulons (lui-nous)
nous-lui faire? — Il lui dit: — At-
tends, femme, nous le voulons mettre
dans notre étable des (rouges bêtes)
vaches; je les veux détacher, et [elles]
le veulent corner et [elles] le veulent
écraser.

Fut dit fut fait; quand le R.-P.
vit cela, il dit:

— Loup, loup, pars (hors) de mon
cul, et étrangle-moi tout ceci!

6. Ce fut une affaire quand l'homme
vit le lendemain (le) matin toute
son écurie de (rouges bêtes) vaches
étranglée!

— Attends, dit la femme, je veux
l'arranger! Ce soir je le veux fourrer
dans notre four; quand il dormira,
j'y veux foutre le feu!

Fut dit, fut fait. Quand le R.-P.
vit le feu, il dit:

— Etang, étang, pars (hors) de
mon cul, et noie-moi tout ceci!

La femme fut épouvantée; elle

⁴³) Remarquer la construction: *Comment voulons (y) lui nous faire* = comment *voulons-nous lui faire*? — ⁴⁴) Les *rüdja bêt* désigne les *bêtes à corne* en général, les vaches. — ⁴⁵) *dēlăyĩø* (*deligare*) est ajoulot; le Vâdais dit: *dēlwăyĩø*. Le simple *ligare* a donné *lăyĩø* (Aj.) et *lwăyĩø* (Vd.) — *ĩ lăyĩ* = un lien, une jarretière (Aj.); le vâdais dit: *lwăyũr: y'ẽ pərjũ mẽ lwăyũr* = *j'ai perdu ma jarretière*; Guélat donne *lěyĩ* = lien, jarretière. Dans ce sens Biétrix donne: *lăyĩ d'txās* = jarretière (litt.: lien de bas) — Le *lien* pour les gerbes = *ẽn røart* (Allem. *Rute*). — ⁴⁶) *bõkẽ* = cosser, frapper des cornes (comme les *boucs*); se dit dans tous les patois romands. — ⁴⁷) *xĩkẽ* all. (*sich*) *schicken*; on dit aussi *xĩtẏẽ* a ici le sens *d'arranger*: *ẽtã pẽø k'ĩ t'vă xĩkẽ!* = *attends seulement, (que) je veux t'arranger!* (Cf. mes notes *Arch. VII* p. 243, N° 1 et *VIII* p. 288, note 85.) — ⁴⁸) *năyĩø* est ajoulot; le vâdais dit: *nvăyĩø, ẽ s'nvăyø* = il se noie. — ⁴⁹) *ẽpẽvũrĩø* dérive de *păvũ* (*pavorem*) = peur. Le vâdais a les deux formes: *păvũ* et *pěyũ* (Cf. ci-dessous N° VII § 12, et XI § 2), d'où la verbe *ẽpěyũrĩø*. L'adjectif *peureux* = *păvrũ* (Aj.) donné par Guélat et Biétrix, et *pěyørũ* (vâdais); en Ajoie on entend aussi *pěvrũ*.

ěprĕ sŏn-ān, ě pĕ ě dyĕn ā rūdjĕ
pŭlā :

« rūdjĕ pŭlā, rūdjĕ pŭlā, Χŏ tŏ tΧŭ!
nŏt t'vlā rbĕyĭĕ tĕ sāt-ĕtΧŭ! »

courut après son mari, et puis ils
dirent au R.-P. :

« R.-P., R.-P., ferme ton cul!

Nous te voulons redonner tes cent
écus! »

[Mme Berthe Pheulpin, buraliste postale, à Miécourt, Ajoie.]

V. lĕ fŏl dĩ vĕyĕ txvā.⁵⁰⁾

1. ě y' ěvĕ ěn fwā dĕ pĕřzĕ k' ěvĭ
ĩ vĕyĕ txvā. ě n'ā sĕvĭ pŭ rā fĕr,
ě ě l' trākĕn.⁵¹⁾

xŭ sŏ txmĭ, ě trŏvĕ ěn vĕyĕ trŭĕ.

— v'ā s'tĕ vĕ,⁵²⁾ trŭĕ?

— ĩ n' sĕrŏ pŭ fĕr d'lĕtā; nŏ djā
m'ĕ rāvĭĕ.

— bŏt tĕ ā mŏ tΧŭ, ĩ t' pŭĕtxrĕ.

2. ě rālĕ pŭ lwĕ, ě ě trŏvĕ ĩ vĕyĕ
txĭ.

— v'ā s' tĕ vĕ, txĭ!

— ĩ n' vā pŭ rā pŏ lĕ mājŏ; nŏ
djā m'ĕ rāvĭĕ.

— bŏt tĕ ā mŏ tΧŭ, ĩ t' pŭĕtxrĕ.

ěn bŭsĕyāt⁵³⁾ pŭ lwĕ, ě trŏvĕ ěn
vĕyĕ vĕtx.

— v'ā s' tĕ vĕ, vĕtx!

— ĩ n' sĕ⁵⁴⁾ pŭ fĕr d' vĕ; nŏ djā
m'ĕ trākĕ.

— bŏt tĕ ā mŏ tΧŭ, ĩ t' pŭĕtxrĕ.

3. ě rālĕ ĩ pŏ pŭ lwĕ, ě trŏvĕ ĩ
vĕyĕ bŭĕ.

— v'ā s' tĕ vĕ bŭĕ?

La fŏle du Vieux Cheval.

(Patois de Bonfol.)

1. Il y avait une fois des paysans
qui avaient un vieux cheval. Ils n'en
savaient plus rien faire, et ils le chas-
sèrent.

Sur son chemin, il trouva une
vieille truie.

— Où est-ce [que] tu vas, truie?

— Je ne [saurais] peux plus faire
de gorets; nos gens m'ont renvoyée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

2. Il (r)alla plus loin, et il trouva
un vieux chien.

— Où est-ce [que] tu vas, chien?

— Je ne vau plus rien pour la
maison; nos gens m'ont renvoyé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai:

Un petit moment plus loin, il trou-
va une vieille vache.

— Où est-ce [que] tu vas, vache?

— Je ne (sais) peux plus faire de
veaux; nos gens m'ont chassée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

3. Il (r)alla un peu plus loin, et
trouva un vieux boeuf.

— Où est-ce [que] tu vas, boeuf?

⁵⁰⁾ Voir le conte de Grimm: *Die Bremer Stadtmusikanten*. — ⁵¹⁾ Le verbe *trākĕ* = 1^o *traquer*: *trākĕ ĩ rnĕ* = *traquer un renard*; 2^o *chasser*: *trākĕ ěn vĕtš fŏ d' l'ĕtāl* = *chasser une vache (hors) de l'écurie*. — ⁵²⁾ Elision pour: *(lĕ)vŭ ās kĕ t' vĕ* = *Où est-ce que tu vas*. La langage populaire dit aussi souvent en français: *Où s'tu vas!* (Cf. Note 104.) — ⁵³⁾ Diminutif de *ěn bŭsĕ* (*pulsata*) = un instant, un moment: *ě y'ě ěn bŭsĕ k'ĕl ě pĕsĕ* = *il y a un instant qu'il a passé*. — ⁵⁴⁾ Ici *ĩ n' sĕ* est employé dans le sens de *ĩ n' sĕrŏ* = *je ne saurais* = *je ne puis*, très fréquent dans notre patois.

— ĩ n' sĕ pŭ trĭnĕ lĕ txĕrŭā; nō djā m'ĕ rāvĭā.

— bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ.

xŭ sŏ txmĭ, ĕ trŏvĕ ĕn vĕyŏ djrĕn.

— v'ā s' tĕ vĕ, djrĕn!

— ĩ n' sĕ pŭ fĕr d'ŭā; nō djā m'ĕ rāvĭā.

bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ.

4. ĩ pŏ pŭ lwĕ, ĕ trŏvĕ ĩ pŭ.

— v'ā s' tĕ vĕ, pŭ?

— ĩ n' sĕ pŭ txātxiā⁵⁵); nō djā m'ĕ trākĕ.

— bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ. ĕn bŭsĕyat ĕprĕ. ĕ trŏvĕ ĩ txĕ.

— v'ā s' tĕ vĕ txĕ?

— ĩ n' sĕ pŭ pwār dĕ rĕt; nō djā m'ĕ txsĭā.

— bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ.

5. ĕ trŏvĕn trĕtŭ ĩ bĕ txĕtĕ k' ĕtĕ vŏ⁵⁶). ĕl ĕpĕtxnĕ⁵⁷) ā dĕ brĕgā.

ĕ bŏtĕ lĕ trŭā xŭ l'fĕmĭā, lĕ txĭ xŭ lĕ pŭātx, lĕ vĕtx ā l'ĕtāl, l'bŭā ā lĕ grĕdj, lĕ djrĕn dĕ l'swāyā, l'txĕ dĕ lĕ sĕdr, l'pŭ ā tχŭĕ⁵⁸), ĕ l'txvā ālĕ ā dyānĭā.

6. ā mwātā d'lĕ nŏ, lĕ brĕgā ĕrĭvĕn ā txĕtĕ.

lĕ trŭā, ā lĕ vwāyĕ, lĕ pālsānĕ⁵⁹). ĕ s' s'sāvĕn ĕ tχŭdĕn ālĕ ā lĕ pŭātx: l' txĭ lĕ mŏrdjĕ. ĕ rĭtĕn ā l'ĕtāl: lĕ

— Je ne sais plus traîner la char-
rue; nos gens m'ont renvoyé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

Sur son chemin, il trouva une
vieille poule.

— Où est-ce [que] tu vas, poule?

— Je ne sais plus faire d'œufs;
nos gens m'ont renvoyée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

4. Un peu plus loin, il trouva un coq.

— Où est-ce [que] tu vas, coq?

— Je ne sais plus cocher; nos
gens m'ont chassé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai. Un petit instant après, il trouva
un chat.

— Où est-ce [que] tu vas, chat?

— Je ne sais plus prendre de
souris; nos gens m'ont chassé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

5. Ils trouvèrent (très) tous un
château qui était vide. Il appartenait
à des brigands.

Il mit la truie sur le fumier, le
chien sur la porte, la vache à l'étable,
le Lœuf en la grange, la poule dans
le seau [d'eau], le chat dans les cen-
dres, le coq à la cheminée, et le che-
val alla au grenier.

6. Au milieu de la nuit, les bri-
gands arrivèrent au château.

La truie, en les voyant, les piqua.
Ils se sauvèrent et crurent aller à la
porte: le chien les mordit. Ils couru-

⁵⁵) Le verbe *txātxiā* se dit du coq qui coche la poule (*l' pŭ txāttx lĕ djrĕn*) [Cf. *Arch.* IX p. 118, note 234.]; sans cela signifie: *presser, pressurer*.

— ⁵⁶) Le latin *vocitu* donne régulièrement *vŏ*, fém. *vŏd*. (*q + c = ŏ*, cf. *nocte = nŏ*, *octo = ŏt*, *coquit = tχŏ*, etc. — ⁵⁷) *ĕpĕtxnĕ* est ajoulot; le vâdais dit: *ĕpĕrtnĕ*. — ⁵⁸) Le mot *tŭĕ* (vâdais) et *tχŭĕ* (ajoulot) est plus fréquemment employé que *txāmnĕ* = cheminée. Cf. le vieux français *tuel*.

— ⁵⁹) Le mot *pālsānĕ* est donné par Biétrix = *piqueter*. — Veut dire en-
core: *blessé, écorcher avec i pālsō (baguette flexible)*. On dit aussi: *ĕl āt-ĕvŭ pālsānĕ = il a été roué de coups*. — Ici la truie les « pique » de son groin, leur donne des coups de boutoir.

vętx lę bõkķę ě lę tõrķę⁶⁰⁾. ě fiűen ā lę grędj: l' būā yī yāvķę l' tẏű. ě tẏűdęn bwār ā swāyā d'āv: lę djręn lęz-ęxępķę⁶¹⁾ ęvõ sęz-āl. ě tẏűdęn pwār lęz-űō ā sędrīā: l' txķę yī rā-pyāxķę lęz-ęyā d' sędr ě lę grępķę. ě yāvęn lęz-ęyā ān-ęmõ pķę vūār s' yõ fyõz d'lę ęfī ākwķę ā tẏűķę: l' pű yī txyķę ā nķę. ě mõtęn ā dyānīā: lā txvā lę fõtķę ęvā lęz-ęgrķę.

7. ęl ęn pāvű ě ębędnęn l' txętķę.

ęl ālęn đır ę vęjī k' yõt txętķę ętķę pyķę d'võlķę⁶²⁾ ě k' ě n' ęvī sęvű ātrķę.

— dę lę kwķę, lę txęrdjűz ā fmīā nķę fõtķę dę kõ d'trķę. nõz-ķ rītķę⁶³⁾ xű lę pűātx: lę męrtxā yī sõ, k'ķę nõz-ķ fõtű dę kõ d'pīs đā tõt lę sā. nķę sõ rītķę⁶³⁾ ā l'ętāl: lā mętr dę bręgā nķę vlķę tẏűķę, ě kķę d' mętxķę. nķę s' sõ sāvķę ā lę grędj: lęz-ękõsű⁶⁴⁾ nõz ķ fõtű dę kõ d' ẏķę⁶⁵⁾, tķ k' nõz-ķ vķ-yű. nķę sõ ālķ ā lę tẏűjęn pwār đā l'āv: lęz-ęxępűz nõz-ķ tķ mwęyīā. nķę sõ ālķ pķę pwār nõz-űō ā sędrīā: lę tẏűjñīār nõz-ķ txępķę lę sędr ęz-ęyā. nõz-ķ tẏűđīā⁶⁴⁾ pwār nõt txīā ā tẏűķę: lę męsõ yī sõ, ě nõz-ķ tķ āpyāxű lę fīdyűr d'mwętxīā. nķę sõ tẏűđīā⁶⁶⁾

⁶⁰⁾ tõrķę, littéralement: *frapper de la tête comme le taureau*. Le taureau se dit: tõrķę (Ajoie passim) et tõrķę (Vd.); malgré cela, le Vâdais dit aussi tõrķę = cosser. On a aussi le subst. fém. lę tõr = *regard farouche, méchant, comme le taureau*. Ex.: kķę tõr ě fķę! = *quel mauvais regard il (fait) lance!* D'où l'adj. tõrű, tõrűz, p. ex.: ęn vętx tõrűz = *une vache qui a un regard farouche*, « *qui fait un sale oeil* », comme on dit *vulgairement*. —

⁶¹⁾ Le mot signifie: *laver le linge en le battant à grands coups sur la planche à savonner*. (Voir ci-dessous: lęz-ęxępűz = *les lavandières, les lessiveuses*. — ⁶²⁾ Mot français; le patois dit: *ĩ lęr (latro)* ou *ĩ lęrõ (latronem)*. —

⁶³⁾ Remarquer que le verbe rītķę est employé avec les deux auxiliaires: nõz-ķ rītķę (*nous avons couru*) et nõ sõ rītķę (*nous sommes courus*). — ⁶⁴⁾ *Ex-coicere = ękūr = battre en grange; ĩn-ękõsű = un batteur en grange*. (Cf. *Arch. IX* p. 71, note 217.) —

⁶⁵⁾ Le mot ẏķę = fléau est ajoulot; le vâdais dit: *ĩ xvāyķę (flagellu)*. — ⁶⁶⁾ Ici aussi tẏűđīā a deux auxiliaires; c'est la première fois que je rencontre la forme: nķę sõ tẏűđīā.

rent à l'étable: la vache les cossa et les dogua. Ils coururent à la grange: le boeuf leur leva le cul. Ils crurent boire au seau d'eau: la poule les écla-boussa avec ses ailes. Ils crurent prendre les oeufs au cendrier: le chat leur remplit les yeux de cendres et les griffa. Ils levèrent les yeux en haut pour voir si leurs bandes de lard étaient encore à la cheminée: le coq leur chia au nez. Ils montèrent au grenier: le cheval les f... icha en bas les escaliers.

7. Ils eurent peur et abandonnèrent le château.

Ils allèrent dire aux voisins que leur château était plein de voleurs et qu'ils n'avaient (su) pu entrer.

— Dans la cour, les chargeuses (au) de fumier nous foutaient des coups de trident. Nous avons couru sur la porte: les maréchaux y sont, (qu'ils) qui nous ont foutu des coups de pince de tous les côtés. Nous (sommes) avons couru à l'étable: le maître des brigands nous voulait tuer à coups de marteau. Nous (se) nous sommes sauvés à la grange: les batteurs nous ont foutu des coups de fléau, tant que nous avons voulu. Nous sommes allés à la cuisine prendre de l'eau: les lavandières nous ont tout mouillés. Nous sommes allés

älē pwār nōt byë xū l' dyəniə : lē məjūrū yī sō, ę nōz-ē fōtū dē kō də pnā⁶⁷⁾ də rvī, də rvę. ę m'ē tülē djūsk sī m'ī vwāsī.

pour prendre nos oeufs au cendrier, les cuisinières nous ont jeté les cendres aux yeux. Nous avons pensé prendre notre viande à la cheminée: les maçons y sont, et nous ont tout rempli la figure de mortier. Nous (sommes) avons cru aller prendre notre blé sur le grenier: les mesureurs y sont, et nous ont foutu des coups de boisseau, de revient, de reva, et m'ont lancé jusqu'ici m'youici.

Mme Marie Macquat, née en 1840, Bonfol.

(Transcrite par M. Jules Surdez, instituteur, Saignelégier.)

VI. lę fōl d'lę fęyə dī rwă ę dī ptę bwărdjīə.

La fôle de la Fille du Roi et du petit Berger.

(Patois de Fahy, Ajoie.)

1. ę y' ęvę ęn fwă ī rwă k'ęvę fę ĩn-ędī kə stū k' pōrę ęvwă lę drīə mō d'sę fęyə, l' ęrę ā męryędjə.

1. Il a avait une fois un roi qui avait fait un édit que celui qui pourrait avoir le dernier mot de sa fille, l'aurait en mariage.

ęl ā vnī d' tō lę să⁶⁸⁾ ęn grōs rōt⁶⁹⁾ də xīr pō l' ęvwă. ę y' ęvę ī ptę bwărdjīə k' vwărdjē⁷⁰⁾ dē bęrbī xū l' txępwă; ę pō ę dmędę ā sę xīr lęvū k' ęl ālī⁷¹⁾; ę pō ę yī dyęn: l' rwă ę fę ĩn-ędī kə stū k' pōrę ęvwă lę drīə mō d'sę fęyə ę lę fęr ę kwăjīə, s'ā stū k' l'ęrę ā męryędjə.

Il est venu de tous les côtés une grande troupe de messieurs pour l'avoir. Il y avait un petit berger qui gardait des brebis sur le pâturage; et puis il demanda à ces messieurs (là) où (qu') ils allaient; et puis ils lui dirent: Le roi a fait un édit que celui qui pourrait avoir le dernier mot de sa fille et la faire (à) taire, c'est celui-ci qui l'aurait en mariage.

⁶⁷⁾ Le *pnā* = le boisseau, ancienne mesure pour les grains. Dans l'évêché de Bâle, on en distinguait deux: *lə pnā d'lę mnędjə* = le boisseau de la « menage » (*Halle aux blés*) valant 15 litres, et *lə pnā dī prīs* = le boisseau du prince, valant 18 litres. — Le *pnā* se divisait en *dmę pnā* ($1/2$), *yōvrū* ($1/4$) et *kōpă* ($1/8$). — Ce mot « la menage » employé pour désigner la *Halle aux blés*, vient sans doute de *l'amenage* (*du blé*), d'où le mot patois *lę mnędjə* pour *l'ęmnędjə*; car *mener* = *mwănę* et *amener* = *ęmwănę*. — ⁶⁸⁾ *să* (*sensus*) = côté, est féminin: *ęn să*, *də stə să*. — ⁶⁹⁾ *rōt* vient de l'allemand *Rotte*: *ęn rōt də sūdę* (soldats) [cf. Arch. VI p. 162 sto. 2]. — ⁷⁰⁾ Ce mot *vwărdjē* n'est pas la forme ordinaire; le vâdais dit *vărdę* et *vwărdę*, l'ajoulot: *vădję*, *vwędję* (Guél.). — ⁷¹⁾ Remarquer la construction: *lęvū k'ęl ālī* = (*lă*) où qu'ils allaient; d'habitude on dit: *lęvū ęl ālī*.

2. l' ptę bwärdjĭə s' dyę: ę m' fā vūə s'ę n' y ęřę p' mwäyē d'ęvvä l' drĭə mǫ də stə bęxät. ĩ yĭ vǫ ęxbĭ äľę.

ęľ äľę dǫ vęə⁷²⁾ sę męř pǫ yĭ dmędę dǫ ũə,⁷³⁾ k' ę vlę y äľę äxĭ.⁷⁴⁾

3. tXę ę fǫ ęřĭvę txĭə l' rwä, ę vwäyę tǫ sę xĭr k' djazĭ dję dęvǫ sę fęyə, ę pǫ k' s'ęfǫxĭ d' yĭ řĭvę sę Xǫ; mę pĭə p' ũ n' pǫyę ľę fęř ę kwäĭjĭə, k' ęľ ęvę tǫədj⁷⁵⁾ ätXə ę yĭ řępǫdr, ę pǫ k' s' ęřę ľęə k'ęvę l' drĭə mǫ.

tXę ęľ ęn tǫ dĭ yǫt mǫ, l' rwä d'mędę s'ę n' y ęvę pǫ nǫ ę dyęn k'ę n' y ęvę pǫ řä k'ĭ ptę bwärdjĭə. ę dyę k'ę fäyę l' fęř äľę tǫ d' męm.

4. ęľ ęvę txĭə dę sę kęp, ę pǫ l' ęvę rbǫtę. ęľ äľę d' kǫt ľę fęyə dĭ rwä, ę yĭ dyę:

— *Bonjour, vǫz-ęř bĭ bęľ rǫdjə!*

— *J'ai le feu au cul.*

— *Si vous avez le feu au cul, dǫ ũə ĩ vǫ tXǫř.*

— ęvǫ kwä äs kə t' ľę rtĭrrǫ?

— sǫľĭ n' srę p' bǫ? k'ę dyę ä mǫtrę ęn ptęř vwädj.

— *Hou! k' ęľ yĭ dyę, vę txĭər!*

— *Eh! Mademoiselle! y ä dvę!⁷⁶⁾*

ę n'ę sęvǫ pǫ řä pǫ řępǫdr, ę pǫ s' ä ľǫ k' l'ęř-ęvǫ ä męřyędjə.

2. Le petit berger se dit: Il me faut voir s'il n'y aurait pas moyen d'avoir le dernier mot de cette fille. J'y veux aussi aller.

Il alla donc vers sa mère pour lui demander deux œufs, qu'il voulait aller aussi.

3. Quand il fut arrivé chez le roi, il vit tous ces messieurs qui parlaient déjà avec sa fille, et puis qui s'efforçaient de lui river ses clous; mais pas un seul ne pouvait la faire (à) taire, qu'elle avait toujours quelque chose à lui répondre, et puis que c'était elle qui avait le dernier mot.

Quand ils eurent tous dit leur mot, le roi demanda s'il n'y avait plus personne. Ils dirent qu'il n'y avait plus rien qu'un petit berger. Il dit qu'il fallait le faire aller tout de même.

4. Il avait chié dans son bonnet, et puis l'avait remis. Il alla près de la fille du roi, et lui dit:

— Bonjour, vous êtes bien belle rouge!

— J'ai le feu au cul.

— Si vous avez le feu au cul, deux œufs je veux cuire.

— Avec quoi est-ce que tu les retirerais!

— Cela ne serait pas bon? qu'il dit en montrant une petite verge.

— Hou! qu'elle lui dit, va chier!

— Eh! Mademoiselle, j'en viens!

Elle n'a su plus rien pour répondre, et puis c'est lui qui l'a eu[e] en mariage.

(Marie-Jeanné Guélat, née en 1815, Fahy, Ajoie.)

⁷²⁾ *vęə* (*versus*) = vers (Ajoie); on trouve aussi la forme *vā* (Cf. N^o I § 3). Le vâdais dit *vwä*. — ⁷³⁾ Remarquer l'hiatus: *dǫ ũə*; d'habitude on dit: *dǫz-ũə*. — ⁷⁴⁾ Ce mot *äxĭ* = *aussi* ne s'emploie qu'en Ajoie; inconnu au Vâdais qui dit toujours *ęxbĭ*. — ⁷⁵⁾ *tǫədj* est ajoutot; inconnu au Vâdais qui n'a que: *ędę*. — ⁷⁶⁾ Je ne sais comment expliquer cette forme: *y ä dvę*, littéralement: *j'en deviens*, ni à quoi la rattacher. On m'affirme de Porrentruy que *y ä dvę* est l'équivalent de *y ä řvĭ* et s'emploie à la montagne, dans les villages voisins de la frontière française. — Fahy n'est du reste pas éloigné du village français d'Abévillers, où cette expression est courante.

VII. lǝ fôl də Jean de l'Ours.

La fôle de Jean de l'Ours.

(Patois d'Alle, Ajoie.)

1. ẽ y' ẽvẽ ẽn fwă ẽn bẽxăt k' ẽvẽ
ũ ãn-ăfẽ, ẽ pœ ẽl ă vñẽ xĩ sôl k' ẽl
lǝ pǝtxẽ dẽ l'bõ. ẽ pœ ẽ y' ẽ ãn-ũrs
k' l'ẽ rẽmẽsẽ ẽ l' pǝtxẽ⁷⁷⁾ dẽ sẽ kă-
vẽrn; ẽ pœ tʒẽ st' ũrs ălẽ fǝ, ẽ yĩ
bǝtẽ ẽn grõs pĩar ă ptxũ, k' ẽ n'
sẽtxœx⁷⁸⁾ pẽtxĩ; ẽ pœ ẽ l' nũrisẽ ẽ
yĩ bẽyẽ ẽ fãsiã.

ẽ vñẽ xĩ grõ ẽ pœ xĩ fũã ă tãsẽ
sĩ lẽsẽ d'ũrs! tʒẽ s'ă k'ẽ fũ prũ
grõ, ẽ rǝtẽ stã pĩar ẽ pœ ẽ pẽtxẽ fǝ,
ẽ s' bǝtẽ ẽ rǝlẽ sẽ sẽvwă lẽvũ ẽl ălẽ.

2. ẽl ălẽ txiã ĩ pẽyzẽ kã lã pyẽdẽ⁷⁹⁾
pǝ vālă. ẽ yĩ dyẽn lǝ lădmẽ: « ẽ t'
fã ălẽ fẽr dĩ bõ pǝ ĩ bõ txiã⁸⁰⁾! »

ẽ pœ ẽl ălẽ dẽ l' bõ, ẽ kăssẽ sẽz-
q̃br ă djnõ⁸¹⁾; ẽl ă fzẽ ĩ mõsẽ. ẽl ălẽ
dir: « ẽ fã pãr kẽtr txvã pǝ l' ălẽ
tʒõri. » — ẽl ălẽn ẽvõ sẽ kẽtr txvã,
ẽ pœ ẽ txẽrdjẽn sĩ txiã djẽk⁸²⁾ ẽl
ẽrẽtxẽ⁸³⁾. sẽ txvã nẽ sẽtxẽn ălẽ; ẽ
vñẽ xĩ grẽn k' ẽ prãñẽ sĩ txiã pẽ lẽ
kũã ẽ l' ẽ trĩnẽ djõk⁸²⁾ ẽ l' õtã ẽvõ
lẽ kẽtr txvã.

3. sẽ djã ẽtĩ ẽbãbĩ ẽ n' sẽvĩ kwă
n' ă fẽr⁸⁴⁾; ẽ dyẽn: « ẽ fã l' ăvĩã
pǝtxẽ ă sĩ mlĩ dẽ lẽ prẽ ẽvõ tǝ sẽ

1. Il y avait une fois une fille qui
avait eu un enfant, et puis elle en
[de]vint si fatiguée qu'elle le porta
dans le bois. Et puis il y a un ours
qui l'a ramassé et le porta dans sa
caverne; et puis quand cet ours allait
dehors, il (y) mettait une grosse pierre
au trou, qu'il ne (sût) pût partir; et
puis il le nourrissait et lui donnait à
téter.

Il [de]vint si gros et si fort en
tétant ce lait d'ours! Quand (c'est
qu')il fut assez grand, il (r)ôta cette
pierre et puis il (partit dehors) sor-
tit, et se mit à rouler sans savoir (là)
où il allait.

2. Il alla chez un paysan qui (le
plaida) l'engagea pour valet. Ils lui
dirent le lendemain: « Il te faut aller
faire du bois pour un bon char! »

Et puis il alla dans le bois, et
cassa ces arbres (au) sur le genou;
il en fit un monceau. Il alla dire:
« Il faut prendre quatre chevaux pour
l'aller chercher. » — Ils allèrent avec
ces quatre chevaux, et puis ils char-
gèrent ce char jusqu'[à ce] qu'il rompit.
Ces chevaux ne (surent) purent aller;
il [de]vint si fâché qu'il prit ce char
par la queue et l'a traîné jusqu'à la
maison avec les quatre chevaux.

3. Ces gens étaient ébaubis et ne
savaient quoi (n') en faire; ils dirent:
« Il faut l'envoyer porter à ce moulin

⁷⁷⁾ Dans cette phrase les temps des verbes ne correspondent pas: *il l'a ramassé et le porta*. — ⁷⁸⁾ *sẽtxœx* imparft. subj. de *sẽvwă*, dans le sens de *pouvoir*. — ⁷⁹⁾ Le verbe *pyẽdẽ* (*placitare*) signifie: 1. *plaider en justice*; 2. *plaider un travail*, en régler les conditions par contrat; 3. *plaider un domestique* = l'engager par contrat. — ⁸⁰⁾ L'Ajoie dit *txiã* (carne), le vâdais: *txẽã*; Guélat donne aussi *txẽã*. — ⁸¹⁾ *kăssẽ ă djnõ* = litt. *casser au genou, sur le genou*; de même: *ẽtr ă dõ* = *être au dos, être sur le dos*. — ⁸²⁾ Le mot *djẽk* ou *djõk* s'emploie comme conjonction: *jusqu'à ce que*; ici littéralement: *jusqu'il rompit*. — ⁸³⁾ *ẽrẽtxẽ* = *surcharger, succomber* (Guél.) A ici le sens de *céder, rompre sous le poids*. Biétrix dit: *Faire plier quelqu'un sous le poids*. — ⁸⁴⁾ Remarquer cette liaison: *kwă n'ă fẽr*.

dyēl, kə sē k' yī ālī n' ā rəvəñĩ p';
 ẽ vœ ētr dəkōbrē. »

ẽ mōjūrēn dū sē d' byē; ẽ lē
 prəñē dō sē brē tō kmā dē sēt̄xā d'
 lē sā,⁸⁵⁾ ẽ s'ā v̄ẽ ā sī mlī. t̄x̄ẽ ẽl ẽ-
 rīv̄ẽ, sē dyēl kmāsēn ẽ l' ātūrē ẽ vlī
 l' trū̄ẽ. ẽ pœ lū dyē:

« k' ās-k' v̄õ vl̄ẽ fēr? » — ẽl ĩ fzī
 rā k' lē gātēye⁸⁶⁾. t̄x̄ẽ ẽ vwāȳẽ s̄õlī,
 ẽ bōt̄ẽ sō byē dē l' mlī ẽ kmāsē ẽ
 pār sē dyēl, d' lē txēp̄ẽ ddē ẽ d' lē
 mōdr ẽv̄õ sō byē. ẽ fz̄ẽ ā mwē sīt̄x̄ẽ,
 xē sē d' fērēn, d' lē nwār, d' lē by-
 ātx, d' lē rūdj, dā tōt̄ lē sūat̄x. ẽ y'
 ẽv̄ẽ trō d' sē; ẽ tūr̄ẽ ẽn kūād̄j ẽ twē⁸⁷⁾
 ẽ lēz-ēt̄ētx̄ẽ tō āswēn, ẽ prəñē s̄õlī
 xū sō kō.

t̄x̄ẽ sē djā l' vwāȳēn rvəñĩ ẽv̄õ
 stā grōs txērd̄j, ẽ kriēn: « ẽl̄ērm! »
 ẽ t̄x̄ūd̄ẽ ētr dē yōt̄ dyəniō ẽ l' d̄ẽ-
 rōtx̄ẽ⁸⁸⁾.

4. ẽ yī dyēn k' ẽ vlī bōtr ā grēdj
 p̄õ ẽkūr, ẽ yī bēyēn ĩ syē⁸⁹⁾. « k' ās-
 k'ī vœ fēr dā s̄õsi? ĩ n' s̄ērō ẽkūr ẽ-
 v̄õ sī syē, ẽl ā trō pt̄ẽ. ĩ vœ āl̄ẽ ā
 bō ā fēr ũ. »

ẽl āl̄ẽ ā bō ẽ prəñē l̄õ p̄ũ grō
 txēn k' ẽ p̄õȳẽ trōv̄ẽ p̄õ lē vārd̄j, ẽ
 l' p̄ũ gr̄õ s̄ēp̄ĩ p̄õ l' mēsā⁹⁰⁾. ẽ s' ā

⁸⁵⁾ C'est la première fois que je rencontre cette construction: *des sachets du (de) sel*; en patois, *sā* est féminin. — ⁸⁶⁾ *fēr lē gātēȳẽ* = *faire les chatouilles, chatouiller*. En voulant tourmenter et tuer Jean de l'Ours, les diables ne faisaient que le chatouiller! — ⁸⁷⁾ *kūād̄j ẽ twē*, littér. *corde à tour*, grosse corde avec laquelle on serre la perche qui presse le foin ou le blé. Le mot *twē* est ajoulot; le vâdais dit *t̄õ* ou *t̄õr*. (Voir ci-dessous § 12, 1^{re} ligne.) — ⁸⁸⁾ Le verbe *d̄ērōtx̄ẽ* = littér. *dérocher*, p. ex. *d̄ērōtx̄ẽ d̄ē p̄t̄ar* (pierres); puis *jeter à bas, décharger*. — ⁸⁹⁾ Voir note 65. L'Ajoie dit *x̄ẽ* et *syē*. Le Vâdais *xwāȳẽ* dérive de *flagellu*; pour *syē* ou *x̄ẽ*, il faut supposer un *fl(agenu)* (Cf. *plenu* = *pyē*). — ⁹⁰⁾ *La manche* = *l̄ẽ mēdj̄õ*; *le manche* = *l' mēdj̄õ*. Dans quelques villages, à Buix, p. ex., *ĩ mēsā* = *le manche du fléau*. Le *mēsā* désigne aussi un *petit sapin* pouvant fournir un *manche de fouet*. Ex.: *y' ẽ k̄õp̄ẽ ĩ mēsā* = *j'ai coupé un manche de fouet*.

dans les prés avec tous ces diables, que ceux qui y allaient n'en revenaient pas; il veut être (débarrassé) tué. »

Ils mesurèrent deux sacs de blé; il les prit sous ses bras, tout comme des sachets (du) de sel, et s'en va à ce moulin. Quand il arriva, ces diables commencèrent à l'entourer et voulaient le tuer. Et puis lui dit:

« Qu'est-ce que vous voulez faire. »
 Ils [ne] lui faisaient rien que les chatouilles. Quand il vit cela, il mit son blé dans le moulin et commença à prendre ces diables, de les jeter dedans et de les moudre avec son blé. Il fit au moins cinq, six sacs de farine, de la noire, de la blanche, de la rouge, de toutes les sortes. Il y avait trop de sacs; il tira une corde de char et les attacha tous ensemble, et prit cela sur son cou.

Quand ces gens le virent revenir avec cette grosse charge, ils crièrent: « Au secours! » Ils crut être dans leur grenier et la jeta bas.

4. Ils lui dirent qu'ils voulaient mettre en grange pour battre; ils lui donnèrent un fléau. « Qu'est-ce que je veux faire de cela? Je ne saurais battre avec ce fléau, il est trop petit. Je veux aller au bois en faire un. »

Il alla au bois et prit le plus gros chêne qu'il put trouver pour la verge, et le plus gros sapin pour le manche.

rvæñĕ ĕvō sĭ syĕ dō sō brĕ ĕ äĭĕ dĕ
lĕ grĕdj pō ĕkür. — lō prämĭā kō
d' syĕ k' ĕ bëyĕ, ĕ fzĕ vŭlĕ lĕ mājō
ã l'ĕr. ĕ yĭ dyĕn k' ĕ n' le sĕrĭ vädjĕ.

5. ĕ pĕtxĕ ĕ äĭĕ vā ĩ mĕrtxā, k'
yĭ dyĕ pō vŭā s' ĕ fĭārĕ bĭ dvĕ. ĕ
yĭ dyĕ k' āyā. — ĕ yĭ bëyĕn lō pŭ
grō mĕtxĕ k' ĕ y' ĕvĕ ã lĕ fōardj.
ĕ l' trōvĕ trō ptĕ pō frĭ ĕvō; ĕ dyĕ:
« ĕ fā m' fĕr ĩ grō mĕtxĕ! » — lō
prämĭā kō d' mĕtxĕ k' ĕ bëyĕ, ĕl
äfōsĕ l'ãĕĕn ĕ pœĕ lĕ bëyā, tō ã tĭār.

6. lō mĕrtxā ā vnĭ ĕbābĭ, ĕ yĭ
dyĕ: « k' ās k' ĩ t' vœ bëyĭā, ĕ pœ tō
t'ān-ādrĕ? »

« — vō m' fārĕ ĕn kĕn k' pājĕx
sĭtĕ mĭl! »

kōm ĕ⁹¹⁾ n' ĕvĕ p' prŭ d' fĭā
dĕ sĕ fōardj, ĕl⁹¹⁾ äĭĕ dĕ ĩ mĕgĕzĭ
pō ĕtxtĕ dĭ fĭā. ĕ prænĕ tō lĕ bĕr d'
fĭā k' ĕ trōvĕ, ĕ pœ lĕ txĕrdjĕ xŭ
sōn-ĕpāl, ĕ pœ ĕ rvæñĕ ã lĕ fōardj pō
fĕr sĕ kĕn dĕvō tō sĭ fĭā. tĕ ĕl ō
sĕ kĕn, ĕl äĭĕ vwäyĕdjĭā.

7. ĕl ã trōvĕ ũ k' ĕtĕ sĭtĕ ā dō
kōtr ĕn mōtāñ.⁹²⁾

« — k' ās k' t'fĕ sĭ? » k'ĕ yĭ dyĕ.

« — vwālĭ ĕn mōtāñ kō mō grāv⁹³⁾
pō pĕsĕ; ĩ lĕ vœ bŭsĕ dĕ ĕn sã. —
ĕ bĭ! t' ĕ äkwĕ ĩ bō bōgr! ĕ t' fā
vnĭ ĕvō mwă! » ĕ s' ĕplĕ dālĭ lō bŭs-
mōtāñ.

8. tĕ ĕ fĕn ĩ pō pŭ lwĕ, ĕl ã
trōvĕn ũ k' ĕtĕ kŭtxĭā xŭ lĕ rĭv d' ĩ
lĕ. ĕ yĭ dyĕ:

« — k' ās kō tō fĕ sĭ? — vwālĭ

Il s'en revint avec son fléau sous le
bras et alla dans la grange pour
battre. — Le premier coup de fléau
qu'il donna, il fit voler la maison en
l'air. Ils lui dirent qu'ils ne le sau-
raient garder.

5. Il partit et alla vers un maré-
chal, qui lui dit pour voir s'il frappe-
rait bien devant. Il lui dit qu'oui. —
Ils lui donnèrent le plus gros marteau
qu'il y avait en la forge. Il le trouva
trop petit pour frapper avec; il dit:
« Il faut me faire un gros marteau! »
— Le premier coup de marteau qu'il
donna, il enfonça l'enclume et puis
la bille, tout en terre.

6. Le maréchal est [de]venu éba-
hi, et il lui dit: « Qu'est-ce que je te
veux donner, et puis tu t'en iras! »
« — Vous me ferez une canne qui
pèse cinq mille! »

6. Comme *il* n'avait pas assez de
fer dans sa forge, *il* alla dans un
magasin pour acheter du fer. Il prit
toutes les barres de fer qu'il trouva,
et puis les chargea sur son épaule
et puis il revint à la forge pour faire
sa canne avec tout ce fer. Quand il
eut sa canne, il alla voyager.

Il en trouva un qui était assis (au)
le dos contre une montagne.

« — Qu'est-ce que tu fais ici?
qu'il lui dit.

— Voici une montagne qui me
gêne pour passer; je la veux pousser
(dans) d'un [autre] côté. — Eh! bien,
tu es encore un bon bougre! Il te
faut venir avec moi! » Il s'appelait
(alors) donc le Pousse-Montagne.

8. Quand ils furent un peu plus
loin, ils en trouvèrent un qui était
couché sur la rive d'un lac. Il lui dit:

« — Qu'est-ce que tu fais ici? —

⁹¹⁾ Le premier *il* se rapporte au *maréchal*, le second à Jean de l'Ours.
— ⁹²⁾ C'est plutôt le mot français; le patois dit *mōtĕñ*. Le mot français a été
amené sans doute à cause du nom propre qui suit: *l'bŭs mōtāñ*. — ⁹³⁾ Le
verbe *grĕvĕ* (*gravare*) signifie *empêcher, gêner, grever*.

ĩ lĕ kə m' grəv pŏ pēsĕ; ĩ l' vœ
bwār. — ĕ bĩ! t' ĕ ākwĕ ĩ bŏ bŏgr!
ĕ t' fā vni ĕvŏ mwă. » ĕ s' nŏmĕ
dālĩ l' *Impétueux!*

ĕ s'ā vĕ=lē trā xũ lĕ rīv d'ĕn kŏb.
stũ k' ĕvĕ bũ sĩ lĕ, s' bŏtĕ ĕ pĩxĭə,
ĕ năyĕ tŏ stə kŏb.

9. ĕ s'ā vĕ ĩ pŏ pũ lwĕ ĕ trŏvĕn
ĩ txĕtĕ; ĕl ātrĕn dādĕ, ĕ tʒĕrĕn tŏ
pwă dĕ⁹⁴) sĩ txĕtĕ, ĕ n' trŏvĕn nũ.
« ĕ bĩ! nŏ vlă dmürĕ sĩ, » k' ĕ dyĕn.
ĕ y' ĕvĕ tŏ s' k' ĕ făyĕ pŏ vĭvr: dĩ
kŏ, dĕ fũzĩ, tŏ s' k' ĕ făyĕ.

lŏ lădmĕ, *Jean de l'Ours* dyĕ:
« nŏ vlă ālĕ ā lĕ txĕs, dũ d' nŏ!
s'ā l' bũs mŏtăñə kə vădjĕ. tʒĕ
t'ĕrĕ fĕ lĕ nŏn, k'ĕ srĕ mĕdĩ, tə
swănrĕ, ĕ pœ nŏ vlă vni nŏnĕ. »

mĕdĩ vñĕ, ĕ n' ŏyĕn pə swănrĕ;
ĕ s' păsĕn⁹⁵): « ĕ y' ā ĕrĭvĕ kĕk
txŏz. »

10. dĩ tă k' ĕ kŏpĕ lĕ sŏp, ĕ y' ĕ
ĕn vĕyə fān k' ālĕ yĩ dmĕdĕ ĩ mŏxĕ
d' pĕ. ĕ yĩ bĕyĕ ĩ mŏxĕ d' pĕ. tʒĕ
ĕl l'œ, ĕ yĩ sātĕ dxũ, ĕ lŏ fzĕ tŏ rŭdj
də sĕ, kə n' sœtxĕ swănrĕ.

lŏ lădmĕ, ĕ dyĕn ā sĩ bwăyũ d'āv
d' vădjĕ. sə fœ lĕ mĕm *répétition* k'
lĕ vwăyə, ĕvŏ lĕ vĕyə ĕ lĕ sŏp.

Jean de l'Ours yŏ dyĕ lŏ lădmĕ:
« s'ā mwă k' vœ vădjĕ ādjĕ⁹⁶; vŏ n'
sĕt ră, vŏ n'ĕt ră k' dĕ pŏltrŏ! »

11. stə vĕyə rălĕ pŏ dmĕdĕ l' āl-
mŏn⁹⁶) tʒĕ ĕ kŏpĕ lĕ sŏp, kŏm lĕz-
ātr djwĕ. stə vĕyə lŏ tʒũdĕ kăkĕ, sĩ
Jean de l'Ours! « — k'ās kə t' vœ

⁹⁴) Litt. *tout par dans ce château.* — ⁹⁵) Le patois dit *s' păsĕ = se penser*, influence de l'allemand. Le parler populaire dit aussi: *je me suis pensé.* — ⁹⁶) D'habitude on dit *āmŏn*; Guélat donne les deux formes: *āmŏn* et *ĕmŏn*; d'où le subst. *ĩn-ĕmŏnĭə*, litt.: *un aumônier = un mendiant.*

Voici un lac qui me gêne pour passer; je le veux boire! — Eh! bien, tu es encore un bon bougre! Il te faut venir avec moi.» Il se nommait donc l'Impétueux.

Ils s'en vont les trois sur la rive d'une combe. Celui qui avait bu ce lac se mit à pisser, et noya tout[e] cette combe.

9. Ils s'en vont un peu plus loin et trouvèrent un château; ils entrèrent dedans, ils cherchèrent tout par dedans le château, et ne trouvèrent personne. « Eh! bien, nous voulons demeurer ici, » qu'ils dirent. Il y avait tout ce qu'il fallait pour vivre: du bois, des fusils, tout ce qu'il fallait.

Le lendemain, Jean de l'Ours dit: « Nous voulons aller à la chasse, deux de nous! C'est le Pousse-Montagne qui gardera. Quand tu auras fait le dîner, qu'il sera midi, tu sonneras, et puis nous voulons venir dîner. »

Midi vint, ils n'entendirent pas sonner; ils (se) pensèrent: « Il (y) lui est arrivé quelque chose. »

10. Du temps qu'il coupait la soupe, il y a une vieille femme qui alla lui demander un morceau de pain. Quand elle l'eut elle lui sauta dessus, et le fit tout rouge de sang, qu'il ne (sut) put sonner.

Le lendemain ils dirent à ce buveur d'eau de garder; ce fut la même répétition que la veille, avec la vieille et la soupe.

Jean de l'Ours leur dit le lendemain: « C'est moi qui veux garder aujourd'hui; vous ne savez rien, vous n'êtes rien que des poltrons! »

11. Cette vieille (ralla) revint pour demander l'aumône quand il coupait la soupe comme les autres jours. Cette vieille le pensait frapper, ce

fēr? » k'ĕ yĭ dyĕ; ĕ n' fzĕ rã k' d'ĭ fēr lĕ gätĕyā. ĕ yĭ fōtĕ ĭ kō ĕ lĕ tülĕ⁹⁷⁾ bĭ lwĕ. ĕl rsätĕ dĕ ĭ ptxũ ĕ pĕ ģ n' lĕ rvwäyĕ pũ.

ĕ swänĕ tẂĕ s' fĕ l'ūr d' nōnĕ. « ĕ n'ĕ p' fĕ kmã nō, » k'ĕ dyĕn. dālĭ tẂĕ ĕ fĕn lĭ, ĕ yō dyĕ: « s'ā dĭx k' vō vōz-ĕt lĕxĭā ĕrādĭjĭā pã stā vĕyā? vōz-ĕt dĕ bĕ pōltrō! ĕ fā k' nō sĕtxĭ lĕvũ āt-ālĕ stā bōgr dā vĕyā! »

12. ĕ tẂarĕn ĭ twĕ ĕ prānĕn dĕ kũadj ĕĭ pnĭā, k' ĕl ĕtĕtxĕn sĕ kũadj ĕvō lĕz-ĕs dā sĭ pnĭā. ĕ y' ān-ĕ ũ k' mōtĕ ddĕ; ĕ yĭ bĕyĕn ĭ gryā⁹⁸⁾ pō gryānĕ tẂĕ ĕ fārĕ lō rĭrĭā ĕmō.

ĕl ālĕ bĭn-ĕvā, mĕ lĕ pāvũ l'prānĕ; ĕ gryānĕ ĕ ĕ fāyĕ lō rĭrĭā ĕmō. — lō skō⁹⁹⁾ dālĭ dĭ k' ĕl ādrĕ. mĕ fwā! ĕ fzĕ kōm l'ātr! tẂĕ ĕ fĕ ĭ pō ĕvā, ĕ gryānĕ, k' ĕ fāyĕ lō rĭrĭā ĕmō.

Jean de l'Ours dyĕ: « ģ n' sĕ rã fēr dā vō! ĭ yĭ vĕ ālĕ, mwā! » ĕ pĕ ĕ prānĕ sĕ kĕn dā sĭtẂ mĭl ĕvō lũ.

13. tẂĕ ĕ fĕ ā fō, ĕ trōvĕ ĕn vĕyā fān k' ĕtĕ ĕsĭātĕ kōt ĭ fĭū, k' s'ĕtxādĕ. « mō pũar ōn, k' ās kē vō vnĭ fēr pwā xĭ¹⁰⁰⁾? ĕ y'ĕ trā géants¹⁰¹⁾ kē rtēñā trā prĭsĕs, lĕ trā scĕr, dĕ sĕ txĕbr lĭ. »

⁹⁷⁾ Pour le verbe *tülĕ*, voir *Arch. IX* p. 116, note 216. C'est littéralement *lancer, jeter avec une tül* (*sarbacane*) — ⁹⁸⁾ Voici le nom des diverses cloches: a) *lĕ tẂĕpĕn* = grosse cloche de fer pour les vaches, *le toupin*, comme on dit dans la Suisse romande; b) *lĕ sōtx*, la cloche (soit à l'église, soit la *sonnaille* des vaches); c) *lĕ sōnāda* ou *sōtxāt*, la clochette des vaches; d) *le gryā*, petit *toupin* qu'on met aux veaux; e) *l' rōlā* = le grelot. — ⁹⁹⁾ En patois et en français populaire jurassien, on dit le « *sekond* » et non le « *segond* ». — ¹⁰⁰⁾ Le mot *ici* = *sĭ* (*sĭ dvĕ, vĭ vwā sĭ*); cependant on ne dit pas *pwā sĭ par ici*, mais bien *pwā xĭ*. (Cf. un peu plus bas: *k' ās k' vō vnĭ fēr sĭ?*) — ¹⁰¹⁾ Mot français, inconnu au patois.

Jean de l'Ours! « — Qu'est-ce que tu veux faire? » qu'il lui dit; elle ne faisait rien que d'y faire les chatouilles. Il lui f...icha un coup et l'envoya bien loin. Elle (re)sauta dans un trou, et puis on ne la revit plus.

Il sonna quand ce fut l'heure de diner. « Il n'a pas fait comme nous, » qu'ils dirent. Alors quand ils furent là, il leur dit: « C'est ainsi que vous vous êtes laissé arranger par cette vieille? Vous êtes des beaux poltrons! Il faut que nous sachions où est allée cette bougre de vieille! »

12. Ils cherchèrent un tour et prirent des cordes et un panier, qu'ils attachèrent ces cordes avec les anses de ce panier. Il y en a un qui monta dedans; ils lui donnèrent une clochette pour sonner quand il faudrait le retirer en haut.

Il alla bien en bas, mais la peur le prit; il sonna et il fallut le retirer en haut. — Le second alors dit qu'il irait. Ma foi! il fit comme l'autre! Quand il fut un peu en bas, il sonna, qu'il fallait le retirer en haut.

Jean de l'Ours dit: « On ne (sait) peut rien faire de vous! J'y veux aller, moi! » Et puis il prit sa canne de cinq mille avec lui.

13. Quand il fut au fond, il trouva une vieille femme qui était assise près d'un feu, qui se réchauffait. « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire par ici? Il y a trois géants qui retiennent trois princesses,

kāk ā lē pūətx d' lē prēmīər txēbr; ę y' ę ęn bēl prīsēs kə vñē ǫvīə. « mō pūər ǫn, k'ās kə vǫ vñī fēr sī? s' lǫ géant vǫ vwă, vǫz-ēt prǫjǫ! »

ęl ętē kǫtxīə xǫ sō yē k' drēmē. « lēxiət-lǫ vñī! » kə dyę; ę pǫ ęl ę kmēsīə d' kākē xǫ l' pyētxiə ęvǫ sę kēn pǫ lǫ rǫvwayīə.

14. tǫ l' géant lǫ vwăyę: « O ver de terre, ombre de mes moustaches,¹⁰²⁾ k' yī dyę, k'ās kə t' vī fēr sī? »

Jean de l'Ours yī bęyę ī kō d'kēn ę l'tǫlę ũtr lǫ mūr. ę fǫ tǫŭę tǫ rwă¹⁰³⁾. lē prīsēs yī bęję lē mē, ę fūəx k' ęl ętē ęj d'ętr dęlvīrē d' sī géant. ę yī dyę: « ę y'ę ākwę dǫ d' mē sǫr dē sē txēbr lī, ę pǫ lē géants sō ākwę pǫ grō kə stǫ-sī. » ęl ęrivę ā lē skōd pǫ lē dęlvīrē.

kāk ā lē pūətx d'le skōd txēbr, ę lē prīsēs kə vñē ǫvīə ętē ākwę pǫ bēl kə l'ātr. ę yī dyę: « mō pūər ǫn, k'ās kə vǫ vñī fēr sī? s' lǫ géant vǫ vwă, vǫz-ēt prǫjǫ! — lēxiət lǫ pēə vñī! » kə dyę; ę pǫ ę rkǫ-mēsę d' kākē ākwę pǫ fūə xǫ l' py-ētxiə ęvǫ sę kēn pǫ lǫ rǫvwayīə.

15. tǫ l' géant lǫ vwăyę: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, kə yī dyę, k'ās tǫ vī¹⁰⁴⁾ fēr sī? » Jean de l'Ours yī bęyę ī kō, l' fǫtę pę tiər,

¹⁰²⁾ Le narrateur n'a pas patoisé ces mots si typiques, mais leur a précieusement conservé leur forme originale. — ¹⁰³⁾ Le latin *rigidu* donne régulièrement *rwă* (*e + c, g = wa*: *tectu = twă*; *rege = rwă*; *frigidu = frwă*; *strictu = ętrwă*, etc.) — ¹⁰⁴⁾ On dit aussi souvent: *k'ās tǫ vī fēr* que *k'ās kə tǫ vī fēr* (Cf. 14); de même en français populaire, on dit plus souvent: *Qu'est-c' tu viens faire* que: *Qu'est-ce que tu viens faire?* (Cf. note 52.)

les trois soeurs, dans ces chambres-ci. »

[II] frappe à la porte de la première chambre; il y a une belle princesse qui vint ouvrir. « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire ici? Si le géant vous voit, vous êtes perdu! »

Il était couché sur son lit qui dormait. « Laissez-le venir! » qu'il dit; et puis il a commencé de frapper sur le plancher avec sa canne pour le réveiller.

14. Quand le géant le vit: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, qu'il lui dit, qu'est-ce que tu viens faire ici? »

Jean de l'Ours lui donna un coup de canne et le lança outre le mur. Il fut tué tout raide. La princesse lui baisa les mains, à force qu'elle était aise d'être délivrée de ce géant. Elle lui dit: « Il y a encore deux de mes soeurs dans ces chambres-là, et puis les géants sont encore plus (gros) grands que celui-ci. » Il arriva à la seconde [princesse] pour la délivrer.

[II] frappe à la porte de la seconde chambre, et la princesse qui vint ouvrir était encore plus belle que l'autre. Elle lui dit: « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire ici? Si le géant vous voit, vous êtes perdu! — Laissez-le seulement venir! » qu'il dit; et puis il recommença de frapper encore plus fort sur le plancher avec sa canne pour le réveiller.

15. Quand le géant le vit: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, qu'est-ce que tu viens faire ici? » Jean de l'Ours lui donna un coup, le

lõ prñē pē lē pīə ę l' tʃũē dē sō pō
d'txēbr.

pō l'ātr ę l' dēkōbrē ākwē lē mēm
txōz. ęl ętī xə ęjē¹⁰⁵), sē pūər prīsēs!

s'ētē dāli pō rmōtē ęmō sī ptxũ!

ę bōtē lē prēmīər dē l' pēniə, pō
lē tīriə ęmō, ę pōē ę grīyənē.

16. tʃē ęl āt-ęyũ āsō, ę dyā lē
dũ: « ǝ! lē bēl djā! » ę ę s' dīxpũtī
lōkē lē vlē ęvwā.

lē prīsēs yō dyē: « ę y'ę ākwē mē
sōer ęvā. » ę lēxęn ālē lō pēniə, ę
tīręn ęmō lē skōd ę lē trōvęn ākwē
pũ bēl kə l'ātr. ę yō dyē: « ę y'ę
ākwā lē pũ djūən k'ā ęvā! »

ę lēxęn ālē lō pniə pō lē rtīriə
ęmō. « ęl ā ākwē pũ bēl k' lēz-ātr! »

ę dyęn lē dũ: „ s' nō tīrā *Jean de
l'Ours* ęmō, nō nə vlā pũ rā ęvwā
ę dīr. “ dāli ę l' lēxęn ā fō.

17. lū n' sēvē kmā fēr pō mōtē,
ęl ālē vā stə vēyə kə s' ętxādē ę pōē
yī dyē: „ s' tə mə n' tīr pə fō d'sī
ptxũ, i t' tũā¹⁰⁶! “

stə vēyə yī dyē: „ ę y'ę ī grōl-
ūājē¹⁰⁷) k'ā ān-ī tā yũā. tə t' ętxvāl-
rē¹⁰⁸) dxũ, ę pōē t' pārē d'lē txīə k'
t'ān-ǝx prũ; ę pōē tō lē kō k'ę kriərę:
kwāk! t' yī bęyərē ęn gũlē d' txīə.
s' te n' ān-ę p' prũ pēr-āsō, ę bī, ę
vōē rvānī ęvā. “

f... icha par terre, le prit par les
pieds et le tua dans son pot de
chambre.

Pour l'autre, il le débarrassa en-
core la même chose. Elles étaient si
aises, ces pauvres princesses!

(C'était alors) Il s'agissait main-
tenant de remonter en haut ce trou!

Il mit la première dans le panier,
pour la tirer en haut, et puis il sonna.

16. Quand elle a été en haut, ils
dirent les deux « Oh! la belle (gent)
personne! » Et ils se disputaient le-
quel la voulait avoir.

La princesse leur dit: « Il y a en-
core mes soeurs en bas. » Ils laissè-
rent aller le panier, ils tirèrent en
haut la seconde et la trouvèrent en-
core plus belle que l'autre. Elle leur
dit: « Il y a encore la plus jeune qui
est en bas! »

Ils laissèrent aller le panier pour
la retirer en haut. « Elle est encore
plus belle que les autres! »

Ils dirent les deux: « Si nous ti-
rons Jean de l'Ours en haut, nous
ne voulons plus rien avoir à dire. »
Alors ils le laissèrent au fond.

17. Lui ne savait comment faire
pour monter. Il alla vers cette vieille
qui se chauffait et puis il lui dit:
« Si tu (me ne) ne me tires pas hors
de ce trou, je te tue! »

Cette vieille lui dit: « Il y a un
gros oiseau qui est en un tel lieu.
Tu *v'achevaleras* dessus, et puis tu
prendras de la chair que tu en aies
assez; et puis tous les coups qu'il
criera: Couâc! tu lui donneras une
bouchée de chair. Si tu n'en as pas
assez par là-haut, eh! bien, il veut
revenir en bas. »

¹⁰⁵) Comparez cette forme ęjē, littéralement: *aisées*, à la forme ęj
(*aise*) ci-dessus § 14. — ¹⁰⁶) Influence du français; le patois dit tʃũē. —
¹⁰⁷) La forme ūājē est ajoulote; le vâdais dit: ǝjē. Quant à grōl-ūājē c'est
une forme analogique à i bēl-ūājē. — ¹⁰⁸) Mot rare, litt. *s'achevaler*, *se mettre*
à cheval sur. Guélat a: ętxvālē = *monter à cheval*.

18. ẽ tʒũdẽ k' ẽl ǎn-ẽvẽ prũ prĩ;
mẽ ẽ pǎrẽ k'ẽ y' ẽvẽ ǎ; ẽ n'ǎlẽ rǎ
k' djẽk ǎ mwatǎ ẽ pœ ẽ rvœñẽ ẽvǎ ¹⁰⁹).

tʒẽ ẽ fœ ǎ fõ, ẽ dyẽ ǎ stǎ vẽyǎ:
„s'ǎ lõ drǎ kõ ¹¹⁰! s' tǎ mǎ n' fẽ p'
ǎlẽ ǎsõ, ï t' tũõ!

— ẽ bĩ, ẽ võ fǎ pǎr d' lẽ txiǎ pũ
k' võ n' ǎn-ẽvĩ; ẽ pœ ẽ y'ẽ ï põĩñǎ
dẽ st' ǎrmẽrǎt dẽ sĩ mũõ ¹¹¹); ẽ y'ẽ
d' lẽ grẽx ddǎ. tʒẽ võ n' ǎrẽ pũ d'
txiǎ, kǎ stǎ bẽt dirẽ: kwak! võ s'
kõprẽ ï mõxẽ d' txiǎ ǎ lẽ txẽb õ ǎ
lẽ tʒœx, ẽ pœ võ yĩ bẽyǎrẽ; ẽ pœ võ
s' frǎyǎrẽ ẽvõ stǎ grẽx, ẽ võ vlẽ ẽtr
tõ rwǎrĩ. “

ẽ n' ǎlẽ piǎ p' djẽk ǎsõ k' ẽ s'
fǎyẽ djẽ kõpẽ d' lẽ txiǎ; ẽ s' frǎyẽ
vĩtmǎ ẽvõ stẽ grẽx, ẽ pœ ẽ fœ rwǎrĩ.

19. tʒẽ ẽ fœ ǎsõ, dǎlĩ, ẽ n' sẽvẽ
kẽ t xmĩ pǎr. ẽl ẽvẽ ẽdẽ sẽ kẽn. dǎlĩ
ẽ kmẽsẽ d' vwǎyẽdzĩ ẽ d' rõlẽ ǎ
l'ẽvẽtũr, sẽ sẽyvǎ lẽvũ ẽl ǎlẽ.

ẽl ǎlẽ tõ drwǎ txwǎ xũ sĩ txẽtẽ
lẽvũ ẽtĩ sẽ trǎ prĩsẽs. tʒẽ ẽl lõ vwǎ-
yẽn, ẽl lõ rkõñẽxẽn tõ kõtǎ; ẽ pœ lẽ
dũz-ǎtr sǎ sǎvẽn, ẽ pœ ẽ meryẽ dǎlĩ
lẽ pũ bẽl ẽ lẽ pũ djũǎn dẽ trǎ prĩsẽs.

20. ẽ fzẽn dẽ nǎs, ï rpẽ kǎ y' ẽvẽ
*bouche que veux-tu, pẽs que peux-tu,
va chier aux quatre coins de la cham-
bre!* lẽ pũ rõti rĩtĩ pwǎ lõ vlẽdjǎ,
lõ kũtẽ xũ lõ dõ, lẽ mõtẽdj dõ lẽ
kũǎ; tʒũ vlẽ ǎ prǎñẽ.

18. Il croyait qu'il en avait assez
pris; mais il paraît qu'il y avait haut;
il n'alla rien que jusqu'au milieu, et
puis il revint en bas.

Quand il fut au fond, il dit à cette
vieille: « C'est la dernière fois! Si tu
(me ne) ne me fais pas aller là-haut,
je te tue!

— Eh! bien, il vous faut prendre
de la chair plus que vous n'en aviez;
et puis il y a un petit pot dans cette
(petite) armoire dans ce mur; il y a
de la graisse dedans. Quand vous
n'aurez plus de viande, que cette bête
dira: Couâc! vous (se) vous couperez
un morceau de chair à la jambe ou
à la cuisse et puis vous y donnerez; et
puis vous (se) vous frotterez avec
cette graisse, et vous voulez être tout
(re)guéri. »

Il n'alla seulement pas jusque là-
haut qu'il se fallut déjà couper de la
chair; il se frotta vite avec cette
graisse, et puis il fut (re)guéri.

19. Quand il fut là-haut, il ne sa-
vait quel chemin prendre. Il avait
toujours sa canne. Alors il commença
de voyager et de rouler à l'aven-
ture, sans savoir (là) où il allait.

Il alla tout droit choir sur ce châ-
teau où étaient les trois princesses.
Quand elles le virent, elles le recon-
nurent tout (comptant) de suite; et
puis les deux autres se sauvèrent, et
puis il (maria) épousa alors la plus
belle et la plus jeune des trois prin-
cesses.

20. Ils firent des noces, un repas
qu'il y avait [à] bouche que veux-tu,
panse que peux-tu, va chier aux quatre
coins de la chambre! Les porcs rôtis
couraient par le village, le couteau
sur le dos, la moutarde sous la queue;
qui voulait en prenait.

¹⁰⁹) Remarquer tous ces ẽ = ïl: impersonnel, ïl: Jean de l'Ours, et ïl:
l'oiseau. — ¹¹⁰) Le mot kõ = *coup* et *fois*. Notre patois n'a pas un corres-
pondant au vaudois: *yãdzõ*. — On dit indifféremment: ï kõ ou ẽn fwǎ.
— ¹¹¹) Voir ci-dessus § 14: *ũtr lõ mũr*.

stü k' m'ë rëkõtë sōsī ëtë ã lë
tʒōjën, ëvō ën rōb d' pëpië. lō fūō
s'ī prāñë, ë föë öblidjīō d' sō sāvë ë
pöë d' ritë djëk lëvü ël ā.

Celui qui m'a raconté ceci était
à la cuisine, avec une robe de pa-
pier. Le feu s'y prit, il fut obligé
de se sauver et puis de courir jus-
que (là) où il est.

Pierre Caillet, né en 1827, à Alle (Ajoie).

(à suivre)

Die Sittenmandate im Wiler Stadtarchiv.

Von Gottfried Kessler in Wil.

Unter Mandat versteht man bekanntlich einen Regierungserlass, der polizeiliche Verfügungen, sowie Bestimmungen und Verordnungen für das öffentliche Leben zur Besserung der Sitten enthält. Solche Mandate wurden früher an den Rathäusern, Kirchentüren u. s. w. angeschlagen und durch die Pfarrer von den Kanzeln dem Volke vorgelesen. Am häufigsten waren Religions-, Sitten-, Kleider-, Bettel-, Pest-, Flur- und Münzmandate. Auch das Archiv in Wil (St. Gallen) weist eine Anzahl der verschiedensten Mandate aus der Zeit vom 16. bis 18. Jahrhundert auf. Es sind zum Teil äbtische Erlasse, die für sämtliche „hochfürstlich st. gallische Lande“ Geltung hatten, zum Teil Mandate des Stadtrats von Wil, die sich nur auf speziell wilische Verhältnisse beziehen. Schon Landammann Sailer (gest. 1870), der Geschichtschreiber Wils, schenkte diesen Mandaten, aus denen wir die Sitten und Gebräuche vergangener Zeiten kennen lernen, seine Aufmerksamkeit, indem er sie sichtete, zum grossen Teil registrierte und sich mit dem Gedanken trug, sie entweder auszugsweise als selbständige Arbeit zu veröffentlichen oder als „Sittenbilder“ in den zweiten Teil seiner „Chronik von Wil“ einzuflechten. Verschiedene Umstände, vor allem sein Wegzug von Wil, liessen ihn seinen Plan nicht zur Ausführung bringen (wie ja auch der zweite Teil seiner Wiler Chronik nie erschienen ist). Wir geben nun, unter Benützung der Sailer'schen Vorarbeiten, eine gedrängte Übersicht dieser Mandate, wobei wir die wichtigsten und interessantesten Stellen derselben wörtlich herausheben.

Die ältesten Erlasse sind, wie anderwärts, Religions- und Sitten-Mandate. Das erste derselben stammt aus dem Jahre 1505. Die darin enthaltenen und später zu be-